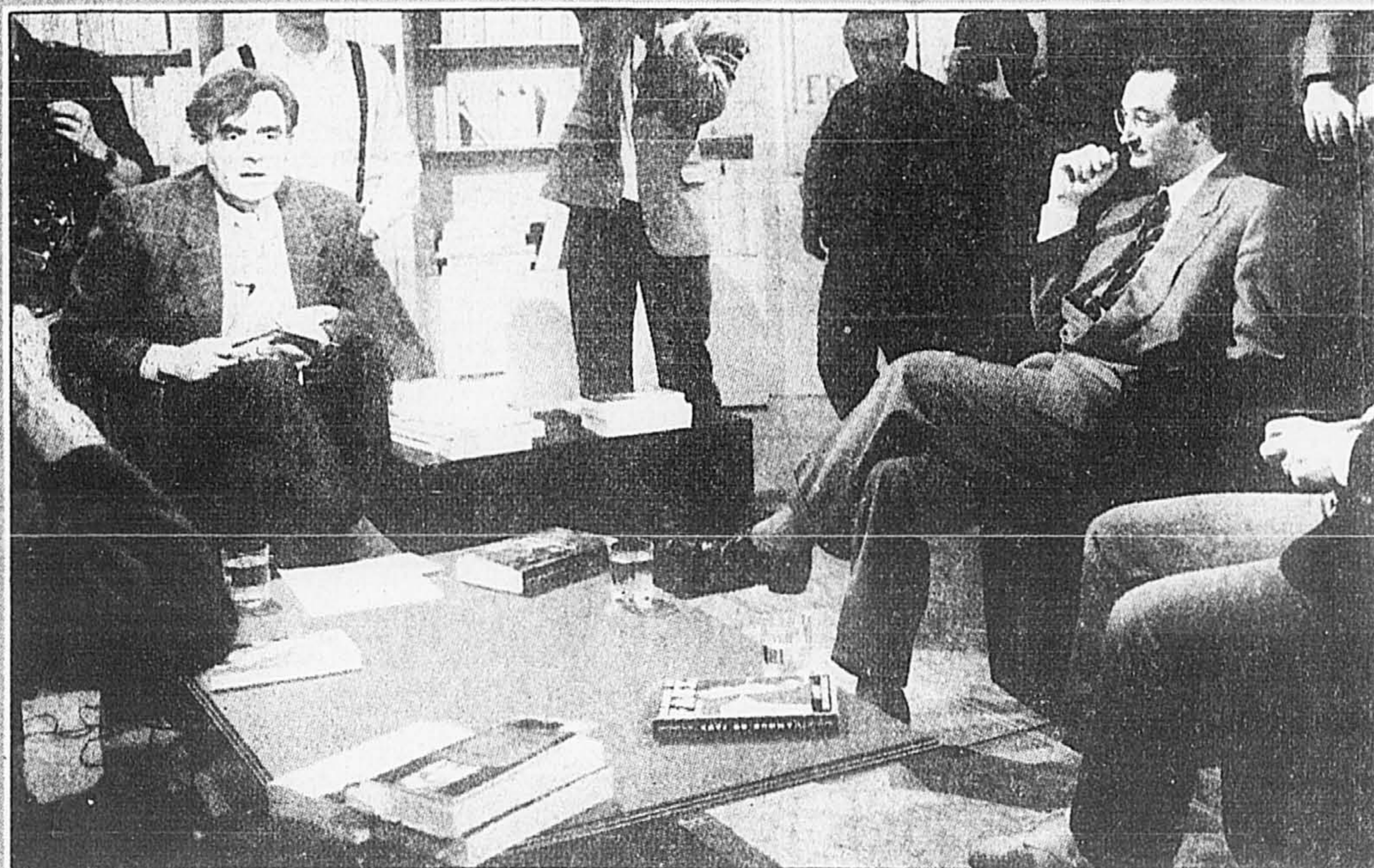


La Presse

LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 3 MARS 1990



Y aura-t-il une vie après Pivot?

Apostrophes s'éteint en juin. Aura-t-on assez de Ex-libris pour médiatiser le livre? Les paris sont ouverts...

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Pivot s'en va, Pivot est quasiment parti. Au mois de juin, la célébrissime émission *Apostrophes* s'éteindra, après la 700^e (et quelques).

Y auront été vus, et parfois entendus (pas toujours) plus de 4000 auteurs. On ne dira pas écrivains. Aussi bien aura-t-on trouvé, parmi ceux qui ont «pivoté», des milliardaires dérangés du porte-plume, des chefs de cuisine, des ministres en exercice, des symboles sexuels mâles et femelles, une brochette de politiciens, économistes,

sociologues et psychologues, un Dalai-Lama, quelques artistes, des sportifs, bref: le tout-un-chacun ayant écrit un livre (ou l'ayant fait écrire).

Paris est triste comme la tempête de vent, une fois passée. Il va falloir ramasser les tuiles tombées et les branches cassées en essayant d'oublier.

D'autres avaient tenté de ravir «l'écoute» à Messire Bernard. Ils étaient souvent meilleurs que lui. Georges Suffert, François Giroux. Ils furent balayés, car ainsi va le phénomène médiatique, que le vedettariat n'admet pas la concurrence. C'est même son moindre

défaut. On dit que les Français sont de grands consommateurs de vedettes, l'une chassant l'autre, et que deux *Apostrophes*, c'était une de trop. D'où le bonheur de Patrice Poivre d'Arvor qui installe son émission *Ex-libris* — au Québec, elle passe déjà les jeudis — sur la scène où les décors de Pivot commencent à se démonter.

P.P.D.A. (c'est ainsi qu'on le nomme au pays des sigles) essaie de s'y prendre de toute autre façon — il craint qu'on l'accuse de plagiat sans doute?

Il hache menu son émission qui tressaute, virevolte, se paie des «danseuses» pour attirer le chaland

(l'autre jour, c'était une femme parfaitement nue allongée au-dessus de Philippe Sollers, j'espère que vous l'avez vue, sinon, c'est raté), et tranche à hue et à dia de la valeur littéraire des livres (chose que Pivot se gardait bien de faire, roue comme il est, disant toujours que ce n'était pas lui qui le disait, mais les autres...).

Les éditeurs se frottent les mains.

L'un d'eux me disait: «Que va-t-on faire sans *Apostrophes*? Et les libraires, alors?» ce qui me parut louche, les libraires de France étant parfaitement capables de pousser leur propres choix, si chaque semaine la

machine à fabriquer de la vedette ne leur en jetait cinq ou six dans les jambes, et sur les comptoirs... Pas les éditeurs. Qui parlerait de trente de leurs navets par année? Faudrait-il qu'ils fassent eux-mêmes un choix de publication? Horreur et putrefaction. Intenable. Habitude prise depuis quinze ans, difficile à changer. D'où l'on peut conclure que l'avenir des émissions sur les livres est assuré. Suffit d'attendre qui va remplacer *Apostrophes*. A Paris, les paris sont ouverts.

Quant à la littérature, hum, personne n'en parle.

Alice au pays... de France Vézina

RÉGINALD MARTEL

L'enfer, c'est la famille. Si vous en doutez, écoutez la petite Alice, douze ans, héroïne et principale narratrice du premier roman de Mme France Vézina, *Osther, le chat criblé d'étoiles*.

Alice aime son père à la folie, qui aime sa femme à la folie, qui aime son frère à la folie. Voilà un bien curieux triangle familial, qui promet l'enfer à tout le monde. Comme Alice qui se permet tous les excès, de langage surtout, la romancière a commis celui de multiplier les situations dramatiques sans se soucier de vraisemblance. On ne lui en voudra pas trop, parce qu'elle a su, malgré les nombreuses longueurs de son roman, soutenir un ton qui pourrait devenir, avec l'expérience, un style.

La principale qualité du roman, on la trouve dans la densité et la cohérence de la colère d'Alice. Entre enfance et adolescence, la petite a déjà perdu l'innocence qu'on prête aux enfants et dont ils n'ont que faire. De l'adolescence, elle a déjà un goût d'absolu que personne ne peut satisfaire, surtout pas son père Gilles, artiste raté à qui elle voue un culte absolu. Loin de répondre à l'amour délinant de sa fille, Gilles se complait dans

une idée fixe: reconquérir sa femme Zoé, presque enlevée par son frère à elle, Colomb. Alice déteste profondément sa mère, elle souhaite qu'elle ne revienne jamais. Quant à Zoé, elle est déchirée entre ses amours incestueuses et ses responsabilités familiales.

Des mots pour hurler

Quelle histoire! Et malgré tout c'est une histoire qu'on devore, parce que le personnage d'Alice acquiert une réalité presque palpable: on le reconnaît dans la rue. La petite, grâce à une maîtrise du langage qui paraît plausible, car la connaissance est la moins mauvaise parade contre le malheur, devient le centre d'attraction d'un univers dont les coutures n'en finissent pas d'éclater. De sa science des mots et des choses, Alice tire un orgueil qui lui va très bien. Mais on devine que cet orgueil n'est qu'un substitut à l'impossible amour qu'elle attend de son père Gilles.

L'amour est aveugle, comme tout sentiment extrême et sans doute est-ce ce qui le condamne à l'échec. Le père d'Alice est un pauvre type. Elle le sait, elle s'en désole mais elle l'aime au point de perdre la dignité à laquelle elle tient pourtant beaucoup. La mère d'Alice,

Zoé, est attirée, pour des raisons qui semblent assez confuses et qui viennent d'une enfance mal vécue, par ce frère, Colomb, qui est un assez grossier personnage. Comme dans la plupart des romans écrits récemment par des femmes, les personnages masculins n'ont pas le beau rôle.

Les femmes non plus, à vrai dire. Leur liberté nouvellement conquise n'est jamais entière. Ainsi, contrairement à Colomb son frère, qui se vante de n'avoir aucune attache, Zoé, parce qu'elle est mère, a perdu la possibilité de se détacher complètement de son passé. Mais Alice? Quand son père meurt, écrase par une voiture, tout ne lui est-il pas permis? Justement pas, car elle se découvre de plus en plus, pour son petit frère Félix, âgé de huit ans, qu'hier encore elle considérait comme quantité négligeable, une affection toute maternelle. Les sentiments sont un piège, Alice le sait, ils vous enlèvent qui vous aimez ou, s'ils vous le donnent, c'est vous qui êtes perdu. Alice n'y échappera pas.

S'il est possible de lire *Osther, le chat criblé d'étoiles* comme un résumé de la plupart des pathologies familiales et so-

SUITE A LA PAGE K 2



PHOTO PAUL HENRI TALBOT, LA PRESSE



Dans les galeries, des revenants de Corridart et une réflexion sur la violence

À lire en page K 4

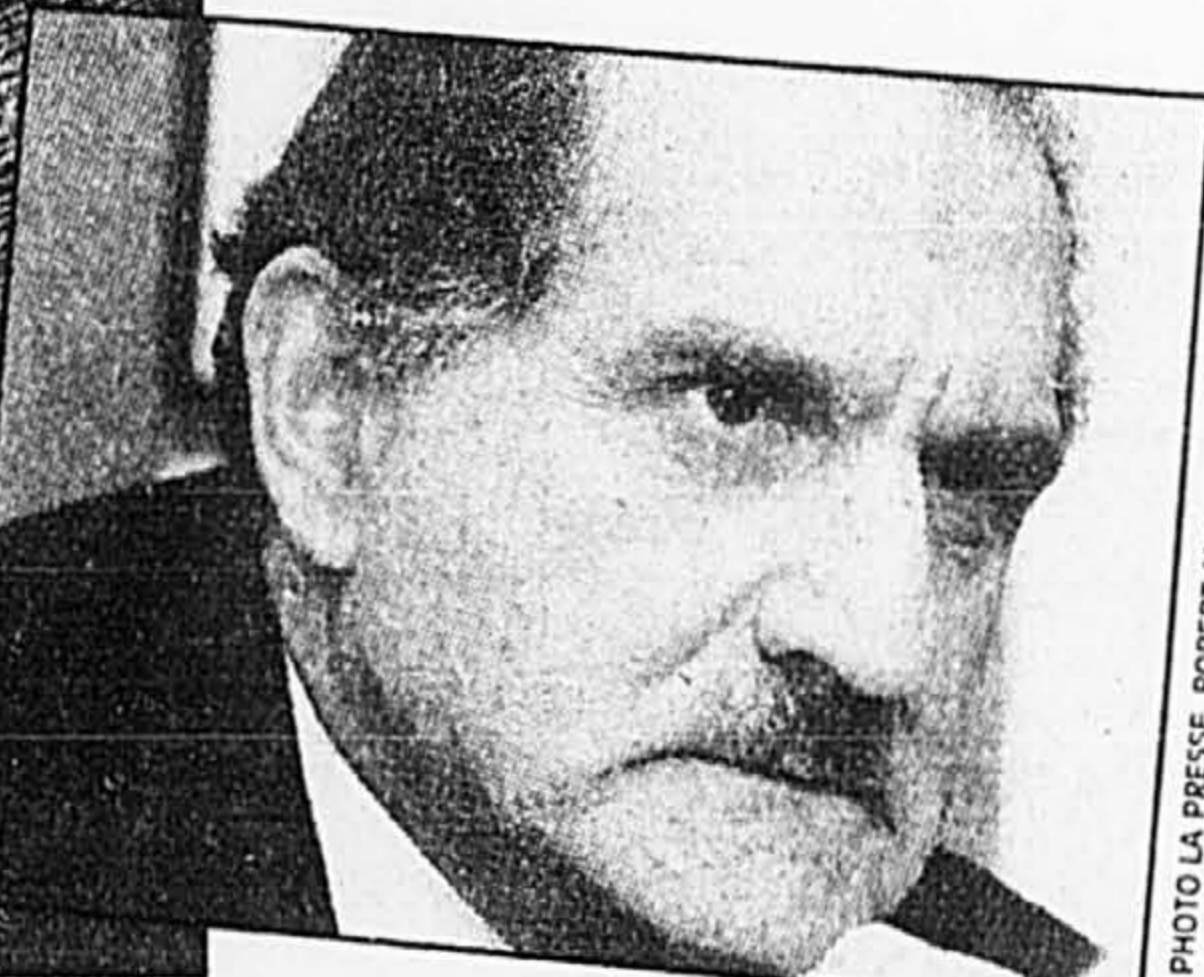
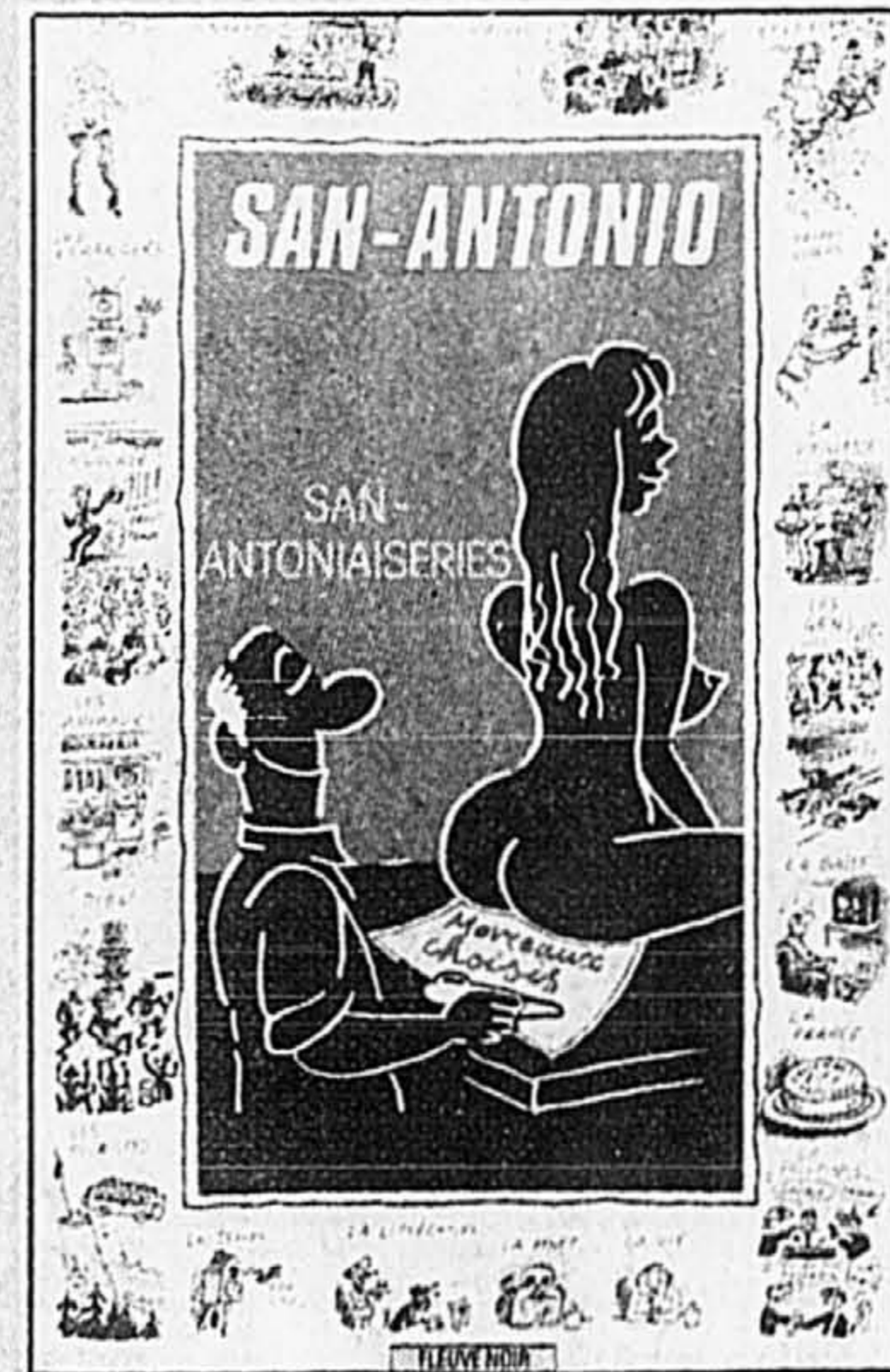


PHOTO LA PRESSE, ROBERT MAILLOUX

À l'Imprevu, Stanley Lewis expose *L'ère de la violence*, une incitation à la réflexion. La gravure ci-contre, qui a donné son titre à l'exposition, reproduit l'expression horrifiée d'une victime.



Les bons (et les affreux...) mots de San-Antonio

À lire en page K 3

Je pense donc je lis

La Presse

Au plaisir de lire

De femmes et de Toscanes



JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Il y a cette belle phrase d'Aragon, mise en musique par Brassens: «Dites ces mots, ma vie, et retenez vos larmes...»

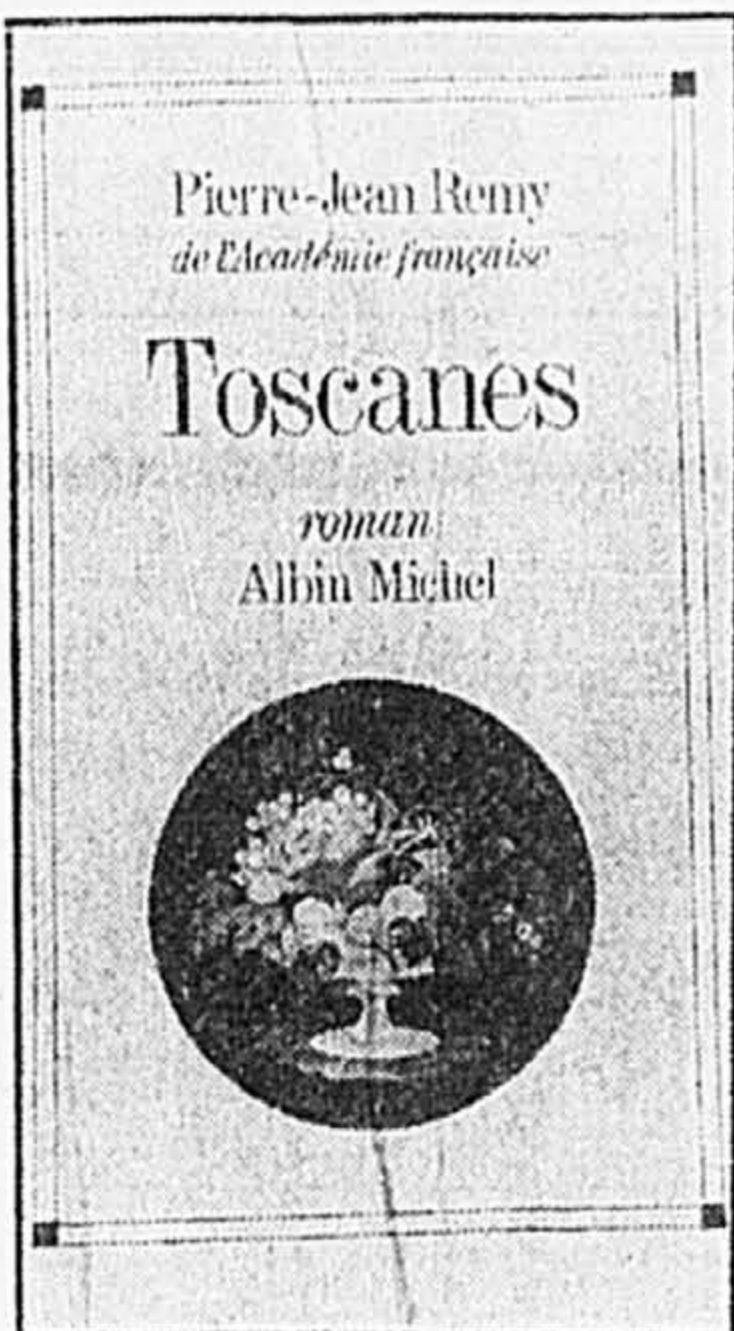
Elle vient tout naturellement à l'esprit aux premières pages de ce livre dense et fort. Le narrateur, qui se dit vieillissant, se penche sur son passé, au milieu du chemin de sa vie — on voit que les citations se bousculent en nous, lecteurs anxieux de nous accrocher à quelques bonnes vieilles valeurs éprouvées.

En réalité, dans ce roman qui ressemble par son début à une confession, celui qui parle se penche davantage sur son présent. Il a, dit-il, beaucoup aimé, s'est ému d'une épaule féminine sur laquelle il regrette de n'avoir pu poser les lèvres, d'un paysage d'un tableau, d'une musique qui l'émeut, mais pas avec assez de force, se dit-il.

Des aveux en forme de regrets. Mais aujourd'hui? Il y a dans l'écriture de Pierre-Jean Remy une telle force retenue, une telle maîtrise du métier d'écrire (métier au sens noble, ici), qu'elle réussit à instiller chez son lecteur la critique de tant de déceptions. Comme si nous savions, nous, que tout n'est pas perdu, fini, désuet pour celui que nous voudrions presque encourager — Mais non, mon vieux, mais non, tu vas t'en tirer, déprime passagère, mise en cause due à ton âge, allons, allons — Et cette distance entre nous et lui, c'est elle qui nous force à poursuivre le récit des cent malheurs de légèreté dont l'auteur s'accuse, sans nous convaincre un instant qu'il ait eu tort de se montrer si léger.

C'est du Stendhal? Bien, d'accord, chacun l'a remarqué, et pourquoi pas? Il est des références moins bonnes. Celle-ci aura le mérite de nous aiguiller en direction des «chroniques italiennes», puisque, aussi bien, la rédemption de notre personnage déprimé passera par l'Italie. Le roman s'intitule *Toscane*.

Avec un grand désabusement, cet homme déçu par lui-même entreprend de retrouver quelques manuscrits de Stendhal. Le voilà parti, beau prétexte pour continuer de se souvenir de lieux et de femmes. De l'Italie comme bonheur, voilà



un titre pour ce livre, mais on dirait alors que c'est une thèse et quel malheur pour ce qui est un roman de la légèreté d'aimer!

Que de femmes dans ce livre, que de portraits de femmes si sobrement faits mais avec de telles sensibilités qu'ils prennent en quelques minutes de lecture une précision superbe, et naturellement une patine qui est bien ce que l'auteur est venu chercher en Toscane: la douceur du temps retrouvé.

Angela, qui boit du chocolat (d'ailleurs, on boit beaucoup de chocolat en Italie, et dans ce livre), Hélène, Marie-Laure, et Giuditta qui est peut-être souffrante... Claudia, Franca. Toutes vierges et madones d'un tableau florentin, femmes couvertes d'amours velleitaires et de mystères très simples. Anciennes ou actuelles, elles ont dû être admirées, elles ont dû être aimées, elles ont dû être aimées, elles ont dû être aimées, elles ont dû être aimées.

Y compris cette Danielle, «la petite sœur attendue toute ma vie»...

Que de villes et de cités!... Parme, Mantoue, Pérouse, Lucce, et naturellement Florence. Elles rayonnent, elles aussi, de cette beauté que notre voyageur a toujours cherchée. Il griffonne même, au cours de son récit, des notations en forme de poèmes — inachevés. Florence qui semble rassembler les Toscanes, et dont il écrit: «Il n'est aucun art, aucune science qui n'ait, d'une manière ou d'une autre, vu à Florence un peu du jour qui l'a fait naître».

Alors, revenu à Paris, il se met à écrire, comme il dit: «éperdument». Dernier mot.

TOSCANE, par Pierre-Jean Remy. Roman, 374 pages, éditions Albin Michel, Paris, 1990.

Romans policiers

Un polar polonais férocement drôle



GILBERT GRAND

Jeune écrivain polonais doué, Tomasz Matkowski a l'impertinence — mais non l'inconscience — de son âge. C'est peut-être pour cela qu'il a écrit directement en français *Gangsterski*, un polar «hénarisme», férocement drôle qui n'épargne guère ses compatriotes.

Tout tourne autour d'un paquet de drogue qui a pris par erreur le chemin de la Pologne, fixé sous une Fiat Polski par un dealer qui espérait ainsi éviter les contrôles des douaniers franco-allemands. La Mafia envoie aussitôt à Varsovie deux de ses tueurs professionnels les plus habiles récupérer la marchandise égarée.

Une mission de tout repos, se disent les deux gangsters qui débarquent armés jusqu'aux dents de gadgets mortels à faire pâlir d'envie 007 lui-même. Mais rien — pas même leur récent stage de survie dans la jungle — ne les a préparés au choc de la réalité polonaise où ils s'enfoncent impuissants comme dans des sables mouvants.

Comment, en effet, travailler avec efficacité avec toutes ces pannes d'électricité, ces téléphones détraqués, ces miliciens teigneux, ces fonctionnaires revêches qui n'entendent pas être dérangés. Et avec ces pénuries et ces queues omniprésentes, pas moyen d'organiser le plus petit hold-up: vous risquez de vous casser le nez sur un guichet fermé, affichant en lettres capitales: «Plus de devises, repassez demain!»

De surcroît, la Fiat tant recherchée est depuis longtemps passée à la ferraille et ses morceaux encore utilisables ont été écoulés sur le marché noir des pièces détachées. Pour couronner le tout, les deux mafiosi constatent que le dealer du début a retrouvé sa came, avec en prime l'amour et la fortune. Il ne leur reste donc qu'à se recycler en truands polonais, ce qu'ils réussissent plutôt bien!

Matkowski mène cette intrigue-prétexte au pas de charge avec un enthousiasme iconoclaste contagieux (voir surtout sa typologie des queues développée dans le dernier chapitre). Devant l'absurdité gâchis polonais, il choisit d'en rire plutôt que d'en pleurer. On ne peut que le comprendre.

Tout est affaire de décor

Dans un genre aussi codifié, stéréotypé que le roman policier, le décor tient souvent une place au moins aussi importante que l'intrigue. Si, comme moi, vous

rêvez d'exotisme et d'assaisonnements nouveaux, voici quelques récits de qualité:

■ *Le montreur d'ombres* de Timothy Williams, un auteur anglais qui travaille sur les traces du grand Milanais Scerbanenco. L'Italie du Nord des années 70 avec ses lacs, ses vignes, ses lieux historiques, mais aussi pollution, corruption politique, loge maçonnique, mafiosi et brigandages. De quoi tenir occupé le commissaire Trotti, dont on attend avec intérêt la suite des enquêtes dans la splendide collection Sombre Crapule.

■ *Le garçon merveilleux* de Peter Corris. Quatrième roman traduit — et sans doute le meilleur — de cet auteur australien qui a su adapter avec brio la thématique du détective «dur-à-cuire» à la réalité de son pays, plus particulièrement Sydney. Son héros sympathique, le privé Cliff Hardy, est chargé par une vieille aristocrate de retrouver le fils qu'elle avait abandonné dès sa

naissance. Mais qui donc en était le père? Comme chez son modèle Chandler, les familles de Corris cachent dans leurs placards pas mal de squelettes et de secrets honteux.

■ *Un coup fumant* de K.C. Constantine. Le commissaire Mario Balzic est de retour; ne ratez pas cette quatrième enquête où il est question de loterie frauduleuse mise sur pied par un prêtre endetté, de vieilles personnes bernées et de mafioso en colère qui tue à coups de batte de baseball. Pour éviter que le scandale n'éclabousse la petite communauté de Rocksburg, Mario devra mal baisier avec le cours de la justice. Comme toujours chez Constantine, les dialogues sont étincellants.

■ *Morte fontaine* et *La danse des cadavres* de Jean-François Coatmeur. Avec une belle régularité, ce Breton produit des thrillers qui mêlent suspense psychologique et décors de province superbement décrits. Dans *Morte*

fontaine, c'est l'Alsace où un femme tente d'échapper au tueur d'une organisation mystérieuse. Dans *La danse des cadavres*, c'est une petite ville bretonne repliée sur ses haines et ses secrets qui s'embrace lorsqu'un industriel local est assassiné. Tout accuse un repris de justice en voie de réinsertion mais le coupable est pourtant le fils même de la victime qui a ainsi éliminé un père tyranique qui voulait le faire interner. Très édifiantes ces grandes familles, n'est-ce pas?

GANGSTERSKI, de Tomasz Matkowski, 185 pages, Denoël

LE MONTEUR D'OMBRES, de Timothy Williams, 222 pages, Éditions Crapule Productions

LE GARÇON MERVEILLEUX, de Peter Corris, 234 pages, Rivages/Noir

UN COUP FUMANT, de K.C. Constantine, 180 pages, Actes-Sud

MORTE FONTAINE ET LA DANSE DES CADAVRES, de Jean-François Coatmeur, 238 pages chez Denoël et 298 pages chez Albin Michel.

Alice au pays de France Vézina

SUITE DE LA PAGE K1

ciales, le lecteur est incontestablement poussé au-delà, sur le terrain qui compte, celui de l'art. Cela tient, encore une fois, au poids de détresse et d'espoir qui fait s'agiter la petite Alice dans ce monde de fous où elle croit naïvement ne pas se laisser avoir. Personnage attachant, encore qu'elle ait la gifle plus naturelle que la caresse, et qui rejoint les mieux réussis des enfants de la littérature romanesque.

On dira de l'écriture de Mme France Vézina, à juste titre, qu'elle a du rythme, du souffle, du nerf. Elle a aussi des tics, qui ne sont pas exclusifs à cet auteur, et que le directeur littéraire M. André Vanasse, moins occupé d'autres combats, plus douteux, aurait pu corriger. Je pense en particulier à ces propositions transformées en phrases, qui visent un effet d'insistance mais n'atteignent qu'un faux lyrisme. «Les yeux d'un aveugle ne mentent pas. Ne tentent pas de percer

la nuit éternelle. Ne s'efforcent pas de découvrir quoi que ce soit. N'espèrent pas en vain.»

Le meilleur reste la voix d'Alice, agaçante un peu à la longue comme son discours qui est souvent itératif, mais la sobriété n'avait guère sa place dans un roman nourri de la souffrance le plus intime d'un enfant du bon Dieu née en enfer.

OSTHER, LE CHAT CRIBLE D'ÉTOILES, France Vézina, roman. Collection Littérature d'Amérique, Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1990.

En traduction

Un roman d'espionnage et une belle histoire d'amour



FRANCINE OSBORNE

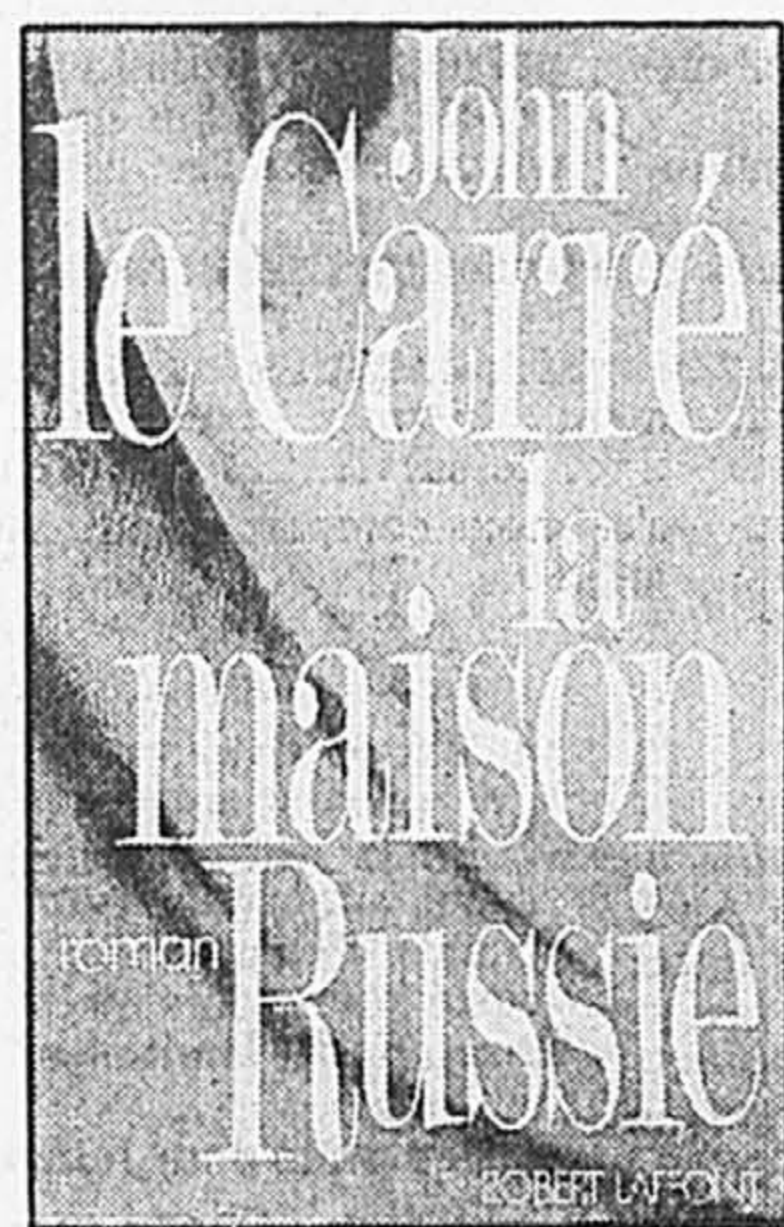
On pourrait croire que John Le Carré est à contretemps avec son dernier livre sur l'espionnage est-ouest, *La Maison Russie*, publié au moment-même où on parle de la fin de la Guerre froide et d'un dégel sans précédent entre les super-puissances.

Il n'en est rien. Le Carré s'est mis à l'heure de la glasnost et de la perestroïka.

La maison Russie, ce n'est plus l'espionnage dur comme au temps de *L'espion qui venait du froid* ou de *Les gens de Smiley*, lorsque les services secrets britanniques et le KGB se livraient une lutte sans merci.

La maison Russie met en scène un personnage plutôt sympathique. Barley Scott Blair est un éditeur britannique issu de bonne famille. Désordonné, distrait, presque en faillite, Blair mène une vie dissolue où les femmes se succèdent, tout comme les nuits blanches et les cuites au scotch. Ce sont là de bien gros défauts, mais Barley Scott Blair a un bon sens de l'humour et son comportement bon enfant nous le fait aimer malgré tout. Même quand il trahit son mandat, on n'arrive pas à lui en vouloir.

Lors d'une exposition de livres britanniques à Moscou, Blair doit recevoir un document secret sur la défense anti-missiles, transmis par la belle Katia, au nom d'un physicien réputé.



Au moment où le transfert doit se faire, Blair est introuvable et le document aboutit dans les mains d'un autre éditeur britannique, qui le transmet aux services secrets de son pays. D'ailleurs, *La maison Russie* désigne l'immeuble londonien où sont installés les services secrets chargés de l'URSS.

L'affaire se corse quand les services secrets décident de faire appel à Blair pour se rendre à Moscou et obtenir d'autres renseignements sur cette affaire. En ces temps de glasnost, il est beaucoup plus facile de se rendre à Moscou sans éveiller les soupçons.

Notre apprenti espion se révèle un amateur brillant. À travers son enquête, il en vient à une relation intime avec Katia.

Ce qui fait la grande force de ce livre, c'est la délicatesse avec laquelle Le Carré fait évoluer cette relation, entre deux êtres en ap-

parence peu destinés à se rencontrer. *La maison Russie* est non seulement un roman d'espionnage, mais aussi une belle histoire d'amour. En outre, il nous décrit les Soviétiques comme étant beaucoup plus bienveillants, plus souples qu'au temps pré-Gorbatchev.

Le livre est très anglais, plein de cet humour caustique typique des Britanniques. Par exemple lorsqu'il est question d'une exposition de livres à Moscou plutôt que d'une exposition de produits vidéo, un éditeur fait remarquer: «Les Russkofs aiment bien les livres (...), mais le marché audio leur fait peur et ils ne sont pas encore prêts pour ça. Si on force sur la foire du livre, on fera un tabac. Si on force sur la foire de l'audio on signe notre arrêt de mort.»

«Mais les clients de Landau étaient jeunes et riches et ne croyaient pas à la mort» (p. 13). Il faut souligner que la traduction française a su conserver toute la saveur de cet humour.

John Le Carré, David Cornwell de son vrai nom, est âgé de 58 ans. Il en est à son septième roman. Récemment, il déclarait que même si le Mur de Berlin vient de tomber, ce n'est pas la fin de l'espionnage. Avant de participer à l'émission *Apostrophe*, il a suivi une trentaine d'heures de français chez Berlitz. Avec un tel souci d'adaptation, il saura sûrement imaginer d'autres intrigues d'espionnage, guerre froide ou pas.

LA MAISON RUSSIE, John Le Carré, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989, 382 pages, 20,95 \$.

Stephen King a un concurrent: Dean R. Koontz

Koontz, dont le plus récent ouvrage, *The Bad Place*, s'est hissé en tête du palmarès des best-sellers du *New York Times*, voit ses romans précédents traduits en français.

Les yeux foudroyés, *Twilight Eyes* en version originale, est le dernier à faire son apparition sur le marché des traductions, à la suite de *Les étrangers*, *Strangers* en anglais.

Les yeux foudroyés nous présente un jeune homme de 17 ans, Carl, doué d'une vision très spéciale, qui lui permet de reconnaître les *gobelins*, ces êtres démoniaques. Les *gobelins* ont une apparence humaine, mais en réalité, ce sont des êtres qui ne veulent qu'une chose, détruire la race humaine.

Aidé par la jeune femme qu'il aime, Rya, Carl tentera de les détruire.

Les yeux foudroyés offre un suspense respectable et une bonne dose de violence et d'événements effrayants.

Néanmoins, Koontz n'est pas doué de l'imagination délirante de Stephen King et n'arrive pas à la même complexité dans ses romans. Par contre, Koontz est d'une lecture plus facile.

LES YEUX FOUDROYÉS, Dean Koontz, Éditions Albin Michel, Collection Bileme, Paris, 1989, 472 pages, 24,95 \$.

Un document d'une richesse exceptionnelle!

Georges-Henri Lèvesque

SOUVENANCES

3



Éscales et parcours entretiens avec Simon Jutras

Dans le troisième tome de ses Mémoires, le père Georges-Henri Lèvesque retrace ses itinéraires dans les deux Amériques, en Europe et en Afrique. Aucune escale enchantée, aucun défi d'envergure ne sont évo-

qués sans la présence d'amis, de collaborateurs et de groupements laïcs ou religieux, qui participent tous à l'éclosion des *Souvenances*.

427 pages 24,95\$

éditions
eio
la presse

EN VENTE PARTOUT

Les best-sellers

Fiction et biographies

1	L'immortalité	N. Kundera	Gallimard	(5)
2	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	Lacombe	(14)
3	La Maison Russie	John Le Carré	Laffont	(10)
4	J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide	Ginette Ravel	7 Jours	(4)
5	L'agenda Icare	Robert Ludlum	Laffont	(17)
6	Un Noeud au coeur	Élisa T.	JCL	(1)
7	Comme un orage en février	Marceline Claudais	De Mortagne	(2)
8	Le Premier quartier de la lune	M. Tremblay	Leméac	(3)
9	Sire Gaby du Lac	Francine Ouellette	Quinze	(1)
10	L'Heureux Élu	Serge Grenier	Croc Livres	(1)

Ouvrages généraux

1	La Fourchette d'or	En collaboration	Québecor	(1)
2	Guide de l'auto 90	Duquet/Lachapelle	L'Homme	(7)
3	L'Orthographe en un clin d'oeil	Jacques Laurin	L'Homme	(1)
4	Le Livre Guinness des records	En collaboration	Québec/Livres	(5)
5	L'État du monde 89/90	En collaboration	Boréal/La Découverte	(2)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Alire (Longueuil), Bertrand, Demarc, Ducharme, Flammarion, Le Furet (St-Lambert), Gallimard, Guérin, Hermès, Lettre-Son (Outremont), Martin (Joliette), Le Parchemin, Raffin, Renaud-Bray et Sons et Lettres.

Les essais

Les oies cendrées de Lorenz



JEAN BASILE
collaboration spéciale

Konrad Lorenz, prix Nobel, est l'un des génies de l'éthologie, science qui s'intéresse à l'histoire des moeurs et des caractères des êtres vivants. Sa vocation fut précocement. Il raconte comment, enfant, il a été follement amoureux d'un canard, et ce fut un amour partagé. Adulte, il a reporté sa passion enfantine sur les oies cendrées, ces magnifiques animaux qu'on connaît très bien au Canada. « Les oies cendrées m'ont occupé durant la plus grande partie de mon existence », écrit-il.

Il en a fait un livre qui « constitue provisoirement, précise-t-il, l'ouvrage d'éthologie le plus complet concernant un animal social assez évolué ». Cette modestie de savant ne rend pas compte du charme extrême qui s'en dégage, comme de tous les autres livres qu'il a écrits. Il se peut que, pour les oies cendrées, on fasse demain de grandes découvertes sans lui. Comme écrivain de la nature, Konrad Lorenz, qui est mort l'an passé, restera parmi les plus grands. Sa prose est chaude. Son humour pétillant à la moindre occasion. Surtout, on le sent qui vit en symbiose avec les bêtes qu'il a choisi d'aimer et d'observer.

Sans méjuger de leur nature animale, les oies cendrées de Konrad Lorenz sont de véritables personnages de roman. Elles aiment et elles haïssent. Elles se marient et elles divorcent. Elles ont peur. Elles sont joyeuses. Elles connaissent l'ambition, le stress. Il y a, chez elles, des madames Bovary et des Lucien Rubempré.

Le livre est d'ailleurs tout simple, sans données statistiques, sans charabia. Les chapitres d'introduction sont essentiellement une présentation des oies cendrées et une description attentive de leurs comportements. La première d'entre elles, restée légendaire pour Konrad Lorenz, car elle succéda au premier canard, s'appelait Martina. C'est avec elle qu'il fit ses observations de débutant. C'est grâce à elle qu'il ressentit cette émotion particulière qui naît à l'instant qu'on se sent près de découvrir un secret.

« On comprendra, écrit-il, que j'étais extrêmement touché par la manière dont le pauvre enfant (l'oison) me suivait en pleurant bruyamment, trébuchant et roulant parfois sur lui-même, certes, mais avec une vitesse et une résolution surprenantes, dont la signification était claire: c'est moi, et non l'oie blanche, qu'il considérait pour sa mère. »

Il appartient à Lorenz lui-même d'avoir découvert « l'imprégnation ». C'est-à-dire que les oies, comme d'autres oiseaux, choisissent pour mère la première chose qu'il voit et qui répond à leurs appels, dans le cas présent, le savant lui-même.

Après Martina, Konrad Lorenz, et ses associés de recherches, ont élevés des nombreuses couvées d'oies cendrées. Cette complexité entre les oies et leurs observateurs permet naturellement de pénétrer dans leur intimité. Non seulement Konrad Lorenz regarde ses oies cendrées avec amour et discrétion, mais il tente de codifier leur langage. Ce langage est fait de cris de toutes sortes et suivant les situations. On finit aussi par y voir une chorégraphie, comme pour les abeilles.

A force de compiler des petites observations anodines, l'auteur a donc fini par reconstituer les langages vocal et gestuel des oies cendrées. La seconde partie du livre est un dictionnaire de ces langages. Il y a les sons: « gog » qui est une mise en garde, ou « gang gang » pour une prise de contact, ou encore « vivivivi » qui est une salutation. Mais il y a aussi l'angle du col, l'éirement de l'aile, etc. Quand on connaît tout cela, une bande d'oies n'a rien d'anarchique. C'est une cour de passions cohérente et organisée.

Konrad Lorenz est un homme de science qui est aussi philosophe. Pour lui, la science doit trouver son reflet dans la vie. On ne peut certes pas comparer un être humain à une oie cendrée, dit-il. Pourtant, on ne peut pas non plus les placer dans un autre monde, résolution coupée du nôtre. Nous sommes, elles et nous, d'une origine commune. Il n'est donc pas impossible que nous partagions certains instincts et pas seulement l'instinct sexuel ou l'instinct de survie. Les comprendre, c'est nous comprendre, du moins un peu.

On a parfois reproché à Konrad Lorenz de tels rapproche-



KONRAD LORENZ
Les oies cendrées
ALBIN MICHEL

ments, même s'il est sur ce point très prudent. Il est vrai que, parmi ces instincts que l'être humain pourrait biologiquement partager avec les oies, il en est d'affligeants comme la violence par exemple. Konrad Lorenz croit pouvoir dire, que la violence est un fait de vie du moins chez les oies. Elle fait partie du processus de sélection naturelle. En bref, les « mauvais instincts », selon notre perception, comme la jalousie, l'ambition de monter dans la hiérarchie, l'agressivité pourraient bien faire partie des « pressions sélectives » dont tout est issu.

De même, la nature n'est pas morale et ce serait des choses bien affreuses que de toujours imiter le comportement des oies. Si elles connaissent l'amour et même l'amitié profonde, elles n'ont aucun sens du deuil et restent tout à fait indifférentes lors de la mort de leur conjoint, qu'il soit mâle ou femelle, car les oies ont des liaisons « hétérosexuelles » ou « homosexuelles ».

Konrad Lorenz se garde bien de philosopher outre mesure sur toutes ces choses étranges. On peut très bien ne pas être de son avis. Ses pages les plus exquises, les plus convaincantes, sont celles où il raconte ce qu'il a vu en compagnie de son équipe.

En agrandissant le monde animal, tout en maintenant dans d'étroites limites la tendance fatale que nous avons à humaniser les motivations des bêtes, il agrandit l'univers tout entier et nous même.

LES OIES CENDRÉES, par Konrad Lorenz, nombreuses illustrations, 300 pages, éditions Albin Michel.

San-Antonio... et quoi encore!



CHARLES DAVID

Y en a, je veux parler de tous les tordus de cette fichue planète, qui, agglutinés dans leur ignorance crasse, s'acharment encore à lever le nez sur ce génial San-Antonio de mes deux, la plus belle trouvaille des temps modernes. Cela fait mal, mais faut avoir le courage de faire face à la musique. Remarquez, à l'extrême rigueur, il n'est pas absolument nécessaire d'être con pour vivre parmi les cons... Mais, quand même, quelle misère!

Tenez, Claudel — qu'on ne se fasse aucune illusion, il est bel et bien question du frère de Camille —, eh bien, ce cher Paul, dont on peut difficilement soutenir que la lecture de son oeuvre, enrichissante à bien des égards, puisse constituer le meilleur adjuvant pour titiller un zygomatique en panne de spasmes, l'avait déjà désigné à la postérité: « Tout ce qu'il y a en français d'invention, de force, de passion, d'éloquence, de rêve, de verve... se trouve dans la prose » de San-Antonio. Fermez le ban! Sur la Bérézina, flotte un doux air bucolique.

Seuls les constipes ou gluants de la coiffe me chercheront noise et s'arc-bouteront sur de prétendues vérités historiques pour laisser croire que l'auteur de *L'annonce faite à Marie* flottait sur d'autres élévations pour avoir le temps, voire oser se pencher sur les élucubrations polissonnes du supérieur d'Alexandre-Benoît Bérurier. Tant pis. Mais, voyez, bande de cloches, ce sont des coups de théâtre de ce genre qui font l'intérêt de la vie. On se tortille le prose, on échafaude, on calcule, et puis le lievre débouche par le côté où on ne l'attend pas...

Forcément, la surprise vous laisse pantois et transforme une virgine jeune fille en marguerite effeuillée. Du coup, les admirateurs des doctes, des verbeux, des pompeux, des Claudel, des Gide et consorts, de tous ceux qui font date dans la littérature statufiable et statufiée, les voilà qui virgulent leur bave pendante en point d'exclamation pour exprimer avec plus de force leur mépris. Le suprême, assaisonné d'un tantinet de commiseration pour ne pas rogner dangereusement sur leur réserve d'indulgences plénières. On sent que le crachat n'est pas loin, et l'éruption, à la limite. San-Antonio, San-Antonio... et quoi encore!

L'ennui, avec ce genre de lustrus, c'est qu'ils sont peut-être, sûrement, innombrables, mais pas fous. Ils connaissent l'importance



San-Antonio, Frédéric Dard

PHOTO ROBERT MAILLOUX, La Presse

incommensurable de ce point d'exclamation, point d'orgue vengeur de leur ignoble mesquinerie. Ils savent ces mal-nommés que le point d'exclamation attire trop l'attention, comme tout ce qui est debout. Il courbe pas l'échine comme l'accent circonflexe, il n'est pas tronçonné comme le point de suspension, il ne se met pas à plat ventre comme le tiret, il ne remue pas la queue comme le point virgule, il ne fait pas la fumée comme le point d'interrogation, il n'est pas chiure de mouche comme le point à la ligne.

Hein! Sinon, pourquoi pensez-vous qu'ils l'utilisent, ce point d'exclamation? D'ailleurs, on n'a qu'à les voir, arquant bien leurs sourcils pour emmitoufler dans leur for intérieur de réactionnaire ce point d'exclamation, arc et flèche de leur dégoût de San-A. Ils n'ignorent pas que Lui, c'est le de Gaulle de la ponctuation. La vigie, le ténor. Son nom l'indique: il s'exclame! Il clame! Il proclame! Il déclame! Il réclame! Il véhémence! Il flambergeauvent! Il épouvante!

A preuve! Je t'aime, suivi d'un point d'exclamation ou d'un point de suspension n'a pas la même sincérité, ni la même signification. On ne peut pas dire « merde » ou « vive la France » sans point d'exclamation. Que ferait un commandant de bateau au cours d'un naufrage, s'il n'avait pas de points d'exclamation à mettre au bout de « les chaloupes à la mer! ».

Cette histoire de chaloupes nous fait immanquablement glisser sur la houle du temps. Déjà plus de trente ans que le plus beau fleuron de la police française, le commissaire San-Antonio, flanqué de l'inimitable Bérurier, Bérurier pour ces dames, et ce de vieux débris de Pinaud, nous distille un certain art de vivre. Dire que le chemin fut long, non!

mais sablonneux, malaisé, pour s'extirper, courage aidant, hypocrisie vaincue, de toutes les salles de bains, (et quand je dis salle de bains, faudrait surtout pas s'alourdir...) serpenter sournoisement le long des chambres à coucher et s'épanouir, enfin, au grand jour. A la fureur des bien pensants. Parce que San-A. a osé découvrir le sixième sens. Et ce, bien avant le grand chambardement à l'Est, le temps où le Mur de Berlin n'affichait pas ses allures de Colisée.

J'aimerais vous parler de ce sixième sens, pas encore catalogué à ce jour, et je dépose requête à son sujet, qui est le sens du cul (pour parler sommairement) auquel participent les cinq autres. Le sens des sens! Je veux qu'on le reconnaisse! Le sens de la baise. Le sens du désir. Le sens de la mouille, de la banderille! Je vois, j'entends, je renifle, je goûte, je touche, merci, bravo; mais la trique? Mais l'emoi? Mais cette alerte merveilleuse du corps s'enflammant pour un autre? C'est un sens, ça! Pourquoi ne l'a-t-on pas reconnu, catalogué? Trente millions d'années à hypocriser par défaut? L'insurge! Je veux plus. J'ai des droits: Je suis vivant! L'exige réparation! Je suis terrifié à part entière! Je laisse monter, je laisserai des cendres! L'occupe un certain volume (voire un volume certain). Je tire des coups, moi aussi! Des visions m'humectent. Alors j'appelle ça comment? Mais répondez-moi, les lettrés, académiciens, grammairiens, naphthaliseurs du vocabulaire!

San-Antonio, San-Antonio... et quoi encore? Dieu merci, plus rien.

SAN-ANTONIOAISERIES, Morceaux choisis de San-Antonio
Sélectionnés par Daniel Demange, par San-Antonio, Editions Fleuve Noir, 1989, 306 pages.

Littérature

Les finalistes du prix Nelligan



RÉGINALD MARTEL

Le prix Émile Nelligan 1989 sera décerné le lundi 17 mars à la Bibliothèque nationale du Québec. Depuis sa création en 1979, le prix couronne l'auteur, âgé de 35 ans et moins, d'une oeuvre poétique de langue française.

Le jury, composé de Francine Déry, Louise Desjardins et Roger Chamberland, a choisi les finalistes suivants parmi une vingtaine de poètes: Jocelyne Boisvert pour *Sables* (Noroit), D. Kimm pour *Chevale* (VLB), Sylvain Proulx pour *Parfois ce silence* (Noroit).

Larry Tremblay pour *la Place des yeux* (Trois) et Elise Turcotte pour *la Terre est ici* (VLB).

Une bourse de 5000 \$ et une médaille à l'effigie d'Émile Nelligan seront remis au lauréat.

UN AUTRE PRIX

Le prix Edmond-de-Nevers 1990 a été décerné pour la neuvième fois. La lauréate est Aline Charles, étudiante en histoire à l'Université du Québec à Montréal. Son mémoire de maîtrise, intitulé *le Bénévolat féminin en milieu hospitalier: le cas de l'hôpital Sainte-Justine (1907-1960)* paraîtra dans la collection Edmond-de-Nevers de l'Institut québécois de recherche sur la culture.

Trente étudiants de deuxième cycle, provenant de sept universités, ont participé cette année à ce concours créé pour encourager la formation de jeunes chercheurs. Le jury était présidé par Guylaine Massoutre, professeur de littérature à l'Université de Montréal.

PLACE AUX POÈTES

Les invités de Janou Saint-Denis à la Place aux poètes, pour le

mois de mars, seront Denise Boucher le 7, Michel Bujold le 14, les « découvertes » Paule Nord, Lise Lessard, Réjane Bujold et François Miville-Dechéne le 21, et Anonyme Sansregret le 28.

Les cérémonies poétiques de Janou ont lieu à la Butte Saint-Jacques au 50, rue Saint-Jacques (mètre Place d'Armes), tous les mercredis à partir de 21 h.

POUR LES JEUNES

Pour la troisième année consécutive l'Office franco-québécois pour la jeunesse organise pour des auteurs français et québécois un concours de nouvelles. Parmi les récompenses: un prix de 5000 \$ et des bourses de voyage pour la France et le Québec.

Le thème imposé par le jury est le suivant: « l'autre côté du mur ». Les citoyens canadiens résidant en France ou au Québec, âgés de 18 à 35 ans, devront envoyer leur manuscrit (20 feuillets dactylographiés de 25 lignes par page — maximum) avant le 31 mai 1990 à l'adresse suivante: Office franco-québécois pour la jeunesse 1214, rue de la Montagne Montréal (Québec) H3G 1Z1

On s'informe auprès de Thérèse Levasseur ou de Madeleine Bourgeois au (514) 873-4255.

Trois Français, Alain Gerber, Michèle Gazier et Pierre Lepape, et trois Québécois, Gilles Archambault, Madeleine Gagnon et Pierre Morency, formeront cette année le jury.

L'intelligence ça s'achète!

93 p. grand format logiciel inclus 19,95\$

APPRENDRE LE TRAITEMENT DE TEXTE AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC

APPRENDRE LE TRAITEMENT DE TEXTE AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

par Yolande Thériault, C.N.D.

Ce manuel de cours, éprouvé en classe, contient un traitement de texte MS-DOS gratuit à l'intérieur!

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc. 1225, de Comd. Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

DE RETOUR ACHAT ET VENTE

COMPACT DISC DIGITAL AUDIO

LIVRES, CASSETTES, DISQUES, D'OCCASION

3864 St-Denis, 387 Ste-Anne, Montréal St-Jérôme 849-9014 431-7885

L'ÉCHANGE

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

disques, livres, cassettes, compact disc usagés

choix et qualité

3694 St-Denis 849-1913 METRO SHERBROOKE

713 est Mt-Royal 523-6389 METRO MT-ROYAL

À COMPTER DE LUNDI, POUR UNE SEMAINE

PORTE-PAROLE DE LA PRESSE À CITÉ 107,3

La Presse **CITÉ 107,3 FM**

C'est M. Normand Laurin, de Repentigny, qui nous révélera ce qu'il a découvert dans La Presse, chaque matin, en direct, à 8 h 25, sur les ondes de Cité 107,3.

Nous retrouvons notre porte-parole, au centre, en compagnie des animateurs Pierre Cantin et Chantal Lavoie.

Dans les galeries

Sullivan-Moore: deux expositions distinctes et complémentaires

RAYMOND BERNATCHEZ

Françoise Sullivan, co-signataire du manifeste du groupe des Automatistes *Refus global* en 1948, et le sculpteur David Moore, en Irlande en 1943. Montréalais depuis 1964, exposent conjointement en mars à la Galerie Dominion et au Centre Circa.



Françoise Sullivan devant *Je parle no. 7 la terre*, exposée à la Galerie Dominion.

Il s'agit à la fois de deux expositions distinctes et complémentaires.

À la Galerie Dominion c'est la marche picturale de Françoise Sullivan depuis le début des années 1980 qui est le pôle d'attraction. Les sculptures de Moore insèrent en quelque sorte dans ce parcours. Chez Circa, Sullivan et Moore partagent plus équitablement l'espace avec leurs récents travaux. Il s'agit en fait de deux expositions solo dans un même lieu.

Les liens établis entre Françoise Sullivan et David Moore sont une nature telle que l'on ne peut les dissocier. En 1977, par exemple, Moore a réalisé un mou-

lage de Françoise Sullivan pour *Somehow, Here and Now I am Another*. L'année précédente, c'est Moore qui assistait Françoise Sullivan dans un projet de Corridor, organisé lors des Jeux Olympiques de Montréal et démantelé prématurément parce que les autorités estimaient que cette manifestation artistique était par trop «dérangante».

Dans les années 1970, Françoise Sullivan a entrepris de réaliser des œuvres minimalistes et des actions documentées. Précédemment, elle avait entrepris une carrière de chorégraphe et de sculpteur. Ce n'est qu'en 1980 qu'elle amorcé un retour à la peinture.

L'exposition de la Galerie Dominion qui prendra fin le 14

mars nous permet précisément de renouer avec le peintre Françoise Sullivan. C'est la reprise de possession du geste, d'une série de gestes marqués par des cycles.

D'abord les *Tondos*, tableaux circulaires «construits» avec des pièces de toiles peintes montées à la manière des collages. L'artiste insiste sur un point: ils ne sont jamais posés de façon illusionniste.

Au centre des ouvertures, des «portes» bloquées qui s'ouvrent enfin.

Des *Tondos* lourds de signification. La forme circulaire, symbole d'unité. Et les portes qui s'ouvrent: retrouvailles avec la pratique de l'art pictural.

Si Françoise Sullivan a toute fin pratique cessé de peindre dans les années 1970, c'est parce qu'elle fut, comme bien d'autres, ébranlée dans ses convictions.

L'art pictural est mort, disait-on un peu partout. Désormais l'art devait être photographique, hyper-réaliste. Puis dans les années 1980, envers et contre tout, elle redécouvre la voie originale, le plaisir de travailler en atelier, d'exprimer ce qu'elle ressent comme elle l'a toujours senti.

Elle puise de nouveau aux sources de l'Automatisme, une démarche philosophique liée à l'art. Elle découvre même qu'elle peut l'enrichir avec quelque chose de plus actuel. «J'ai de la difficulté, a-t-elle dit en entrevue, de concevoir l'art autrement». Les portes de l'expression sont de nouveau ouvertes.

Après les *Tondos*, elle réalise sa série *Je parle*. Sur certains tableaux circulaires toujours constitués de morceaux de toiles elle fixe des branches d'arbre. Françoise Sullivan poursuit avec son *Cycle crétois*, séries d'œuvres produites alors qu'elle effectuait un long séjour en Crète. La technique de base est la même, la couleur est différente comme si la terre du pays avait été étalée ici et là sur les morceaux de canevas. Un bête mythologique occupe la place de «l'ouverture».

La Crète, au royaume de la mythologie donne naissance à un autre cycle, celui de *Prométhée*. C'est le plus récent. Quelques-uns des tableaux de *Prométhée* sont exposés à la Galerie Dominion et d'autres chez Circa.

C'est au Centre Circa que nous pourrions voir *Prométhée 3* une esquisse de visage qui cache un jet de flamme. Dans *Prométhée*

l'esquisse de visage semble diriger un jet de vent vers un rectangle jaune. La forme de la toile s'étire évoquant elle-même quelque chose de rectangulaire aux arêtes indéfinies, comme un élément géographique aux côtes brisées par le ressac des vagues.

L'exposition Sullivan et Moore chez Circa se termine le 31 mars. David Moore occupe la moitié de l'aire avec des sculptures imposantes et fascinantes. Deux œuvres réalisées en 1988-1989 attirent particulièrement l'attention. D'abord *Le Marchand*, un géant de cèdre supportant à bout de bras, au-dessus de sa tête, le tronc d'un homme de plomb. Devant lui, sur le sol, un néon.

David Moore dit de cette œuvre de bois, de plomb et de néon qu'elle est un casse-tête auquel il manque des morceaux. Que chaque observateur peut lui attribuer ses propres symboles, que le spectateur joue lui-même un rôle dans le casse-tête du seul fait de sa perception propre.

Pour Moore toutefois, le géant de bois c'est l'homme organique.

L'être de plomb qu'il supporte c'est l'image qu'il a de lui-même. L'image de son propre mythe, une icône dans laquelle il se projette. Et cette image de lui-même qui n'est pas lui-même est de plus en plus lourde à supporter. Il y a quelque chose d'ironique dans cette image. Nous soutenons avec peine un certain mode de vie qui pourrait bien nous écraser si nous persistons dans cette voie.

David Moore a également construit un modèle «heureux». Cette sculpture c'est *D'une main à l'autre*. Un «ruban» de métal et de feutre passe d'une main à l'autre d'un deuxième géant de bois, un deuxième homme organique. C'est l'image de la communication heureuse, l'image idéale de l'espace comme lieu de l'être qui n'est pas interrompu. Et le plancher est inclus dans l'espace.

Françoise Sullivan et David Moore à la Galerie Dominion, 1438 rue Sherbrooke Ouest, jusqu'au 14 mars. Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30, et le samedi de 10h à 17h.

Françoise Sullivan et David Moore au Centre d'exposition Circa, 372, Sainte-Catherine Ouest, local 444, jusqu'au 31 mars. Du mercredi au vendredi de 12h à 17h30 et le samedi de 12h à 17h.

L'ère de la violence de Stanley Lewis

Stanley Lewis est né à Montréal. Il a étudié au Musée des Beaux-Arts de Montréal avec Arthur Lismer puis à l'Institut Allende de San Miguel au Mexique et par la suite en Italie, de 1956 à 1959.

Passionné de lithographie, il découvre en 1958-59 les œuvres produites par les Inuits à partir de la pierre à savon. Il s'adonne à cette pratique puis s'inspire de Michel-Ange il bifurque ensuite vers la gravure sur marbre.

En 1972-75, Lewis grave une vingtaine de plaques de marbre qui serviront ensuite à imprimer des œuvres inspirées d'un unique thème: *L'ère de la violence*.

Il lui faudra attendre 17 ans pour voir ces gravures exposées dans une galerie montréalaise. Elles sont à la disposition du public jusqu'au 7 mars à la jeune galerie L'Imprévu, 251 Laurier Ouest.

Qu'est-ce qui justifie cette attente de 17 ans? «Lorsque j'ai présenté ces gravures, a-t-il souligné en entrevue, aucune galerie n'était intéressée à les exposer. On estimait qu'elles étaient invendables, que personne ne voudrait acheter des œuvres qui ne représenteraient pas quelque chose de joli, d'agréable à voir.»

Lewis estime pourtant que l'on ne doit pas exclure la possibilité d'accrocher au mur de son salon une image qui incite à la réflexion. Or la violence fait partie du quotidien de l'homme. En refusant d'affronter cette réalité, de réfléchir sur ses causes on la perpétue.

Or en 1972-75, nous n'en étions pas encore là. Mais la galerie L'Imprévu et Stanley Lewis ont estimé que les récents événements survenus à l'École polytechnique avait causé un tel choc dans notre société que nous étions maintenant disposés à affronter collectivement cette réalité. Lewis a d'ailleurs fait don de l'une de ses œuvres à Poly et à l'association des étudiants.

La gravure qui a inspiré le titre de la collection, *L'ère de la violence*, reproduit l'expression horrifiée d'une victime. Les autres images sont de la même eau. Une tête qui éclate sous l'impact d'un projectile, un prisonnier qui se débat dans ses liens, l'être humain devenu cible, une réincarnation de l'homme des cavernes

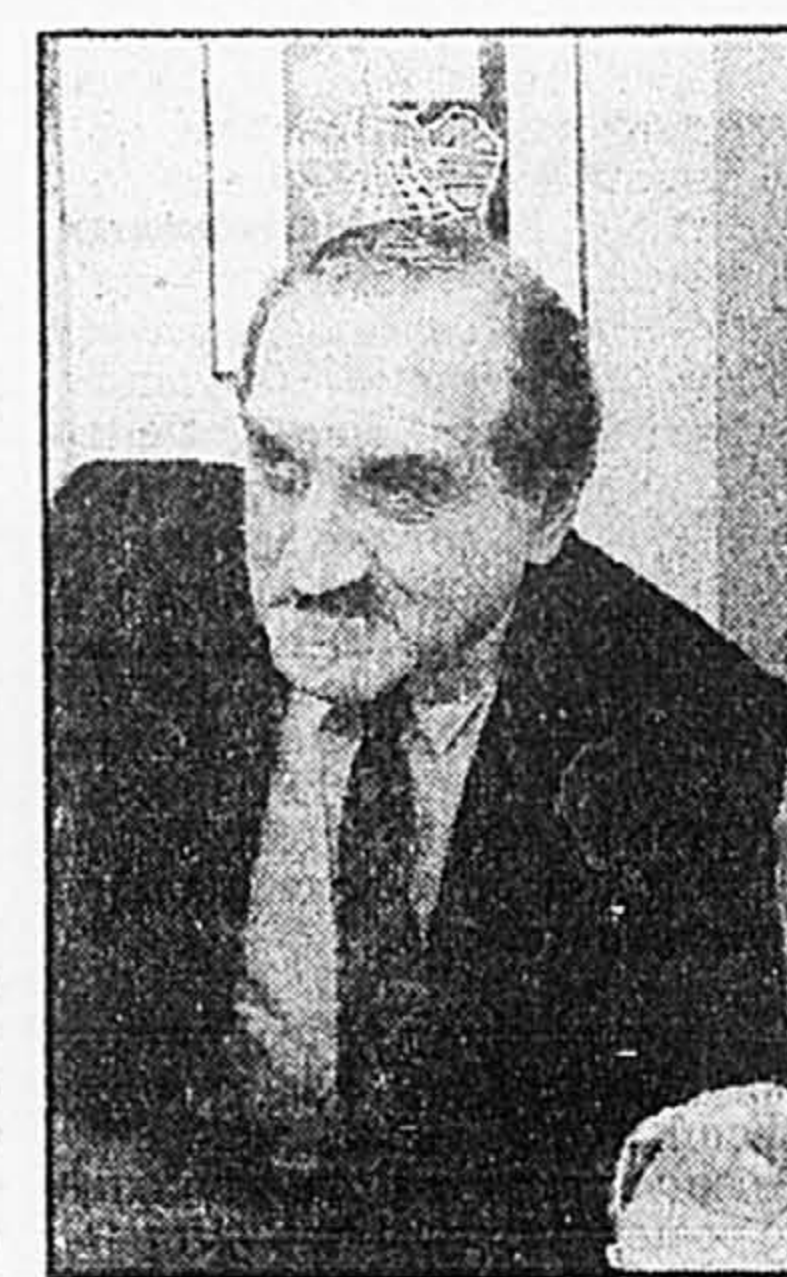
qui piétinent des femmes nues etc...

Le marbre, précise Stanley Lewis, était le support idéal pour ces gravures. En sculptant brutalement le marbre on peut le faire éclater, obtenir des reliefs coupant et tranchant.

Le marbre représente également autre chose pour lui. La pierre fait partie de son héritage juif symbolisé par les Tables de la Loi, les commandements légues par Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï.

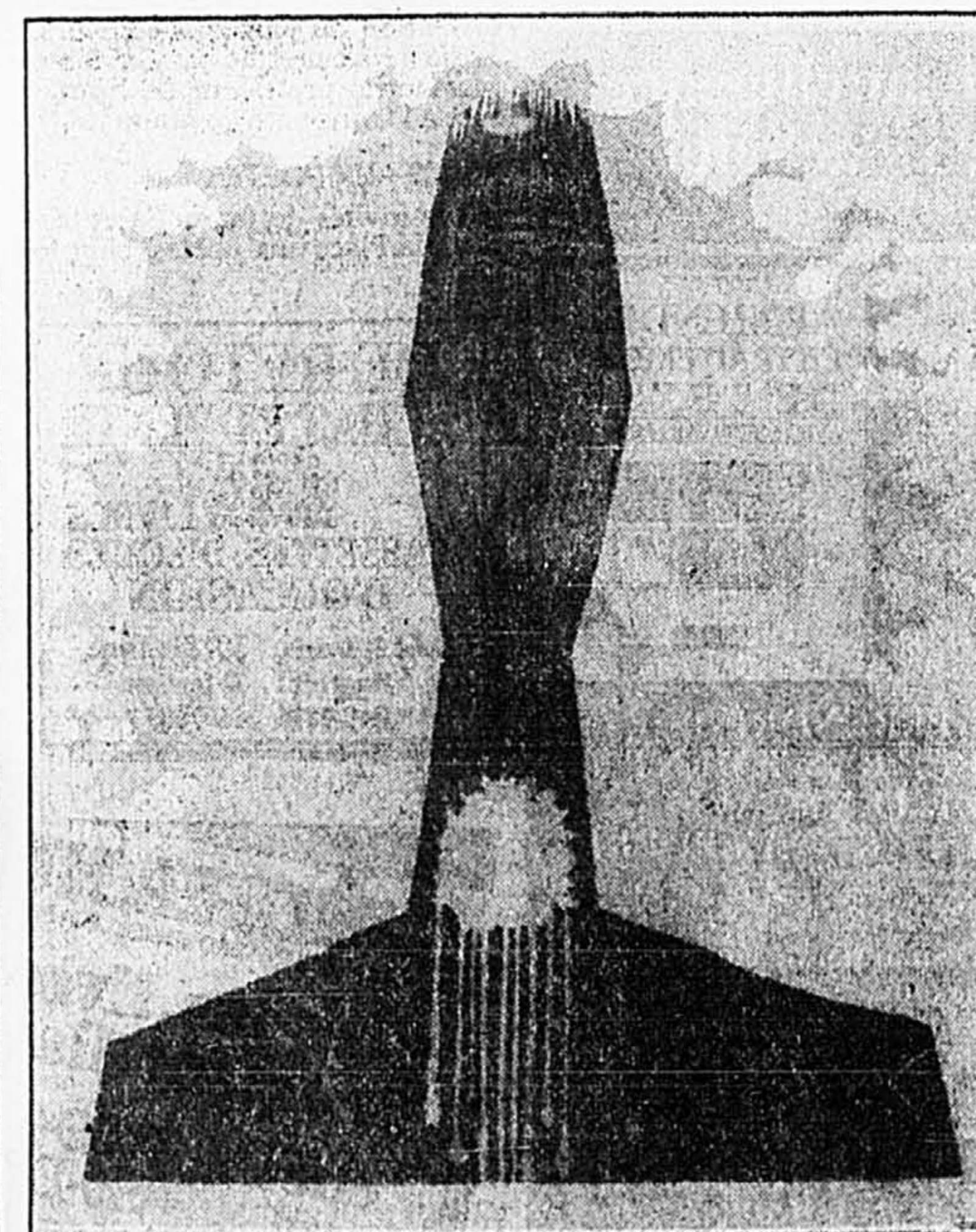
«J'ai entrepris cette collection lors de l'incendie du Blue Bird à Montréal. Puis je me suis rendu compte en observant les gens sur la rue qu'il y en plusieurs qui étaient des volcans en puissance. On pouvait lire le stress sur leur visage. Ils étaient prêts à éclater. Et les choses n'ont pas changé depuis. Nous avons fait de grands progrès sur le plan technique mais durant ce temps avo-nous évolué émotionnellement? Est-ce si important de dominer les autres? Je pense que les forces culturelles peuvent nous apprendre des choses, qu'elles peuvent élever l'homme, le rendre plus sensible. Combien d'artistes, de poètes sont homicides?»

Exposition *L'ère de la violence* de Stanley Lewis, à la galerie L'Imprévu, 251 Laurier Ouest, jusqu'au 7 mars.



PHOTOS ROBERT MAILLOUX, La Presse

Stanley Lewis



VICTIME. Un corps perd sa vie par le trou de sa gorge.

GALERIES D'ART

VIEUX-PRESBYTÈRE
DE SAINT-BRUNO-DE-MONTARVILLE

CALLIGRAPHIE
du 2 au 18 mars
Œuvres des calligraphes de la Rivière-Sud

15, rue des Peupliers,
Saint-Bruno-de-Montarville.
653-7872

Ouvert tous les jours de 13 h à 16 h 30 et le vendredi de 19 h à 22 h.

Le Cercle des Artistes
Peintres du Québec

invite tous les artistes en art visuel à présenter leurs œuvres au Salon du printemps MIR ART BEL 1990 qui se tiendra à l'aéroport Int'l de Montréal à Mirabel, du 21 avril au 6 mai 1990. Tous les médiums sont acceptés.

Vous désirez faire partie de cet envoi du printemps, et/ou devenir membre du Cercle?

Informations: (514) 662-0271
(514) 688-8015

Nous désirons acheter des œuvres des artistes

- LÉO AYOTTE
- PAUL-VANIER BEAULIEU
- LÉON BELLEFLEUR
- JEAN DALLAIRE
- MARC-AURÉLE FORTIN
- CLARENCE GAGNON
- OZIAS LEDUC
- JEAN-PAUL LEMIEUX
- CLAUDE LE SAUTEUR
- ALFRED PELLAN
- RENÉ RICHARD
- JEAN-PAUL RIOPELLE
- M.A. DE FOY SUZOR-CÔTÉ
- et autres artistes reconnus

SALEAIE

Michel-Ange

430, RUE BONSECOURS
VIEUX-MONTRÉAL 875-3281
OUVERT du MERC. au DIM. de 11 à 18 h.
ACHETONS TABLEAUX COMPTANT

Mission: Renaissance

CLASSES DE DESSIN ET DE PEINTURE

Base, intermédiaire et avancée

Inscription en tout temps

3623, St-Denis, Montréal
(métro Sherbrooke) Permis culturel no CP0520
843-6830

GREG CURNOE

OEUVRES RÉCENTES
JUSQU'AU 10 MARS 1990

WADDINGTON & GORCE INC.

1504, SHERBROOKÉ OUEST, Montréal, Québec H3G 1L3
(514) 933-3653 / 934-0413 / FAX (514) 933-5577

COLLECTIONNEZ MOINS CHER LIQUIDATION DE TABLEAUX

GALERIE C. BROCARD (514) 353-9396

RÉDUCTION JUSQU'À 50% SUR 150 TABLEAUX DE PEINTRES CANADIENS

- ARCHAMBAULT	B. CÔTE	M.-A. FORTIN	F. LABELLE	R. MONTPETIT	P. SOULKIAS
- AYOTTE	J.-P. DALLAIRE	R. GAGNON	C. LANGEVIN	A. NOËH	SUZOR-CÔTÉ
- BELLEFLEUR	L. DEL SIGNORE	O.-E. GINGRAS	V. LAPIERRE	A. PELLAN	A. TATOSIAN
- BERTOUNESQUE	M. DOMINGUE	J. QUINTA	M. LEROUX	C. PICHÉ	P. TEX-LÉCOR
- BOHMATI	M. DUFOUR	N. HUDON	C. LE SAUTEUR	R. RICHARD	C. THEBERGE
- BRUNI	A. DUMAS	F. JACINTO	H. MASON	J.-P. RIOPELLE	A. VILLENEUVE
- COSGROVE	H. PECTEAU	K. KIROUAC	B. MISSAKIAN	G. ROBERTS	et 16 autres artistes...

Entrée gratuite: le dimanche 4 mars de 9 à 17 h
TEL SHERATON LAVAL, CARREFOUR LAVAL, SORTIE 10, «LE CARREFOUR», AUTODUQUE DES LAURENTIDES

JEAN-PAUL RIOPELLE

du 4 au 18 mars 1990

- Huiles sur canevas
- Huiles sur papier marouflé
- Lithographies signées

Vernissage dimanche 4 mars à 13 heures

Maison d'Art St-Laurent Tél.: (514) 744-6083
742, boul. Décarie, Saint-Laurent Télécopieur: (514) 747-1137

Françoise Sullivan

PRIX BORDUAS

Peintures des années '80

avec la participation de

David Moore

Sculptures récentes

Jusqu'au 14 mars 1990

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest 8-15-7833 / 8-15-7-471
Mardi au vendredi de 10 h à 17 h 30 Samedi de 10 h à 17 h

EXPOSITION TRIO

- C. DIONNE-VALOIS
- YVON PROVOST
- LISE PARADIS

VERNISSAGE: • samedi 3 mars de 13 h à 21 h
• dimanche 4 mars de 10 h à 17 h

Exposition jusqu'au 11 mars inclusivement

GALERIE D'ART JOSETTE TILMANT
400, rue Principale
Saint-Sauveur • (514) 227-4042

Du vin

Faut-il vinifier les Chablis en barriques?



JACQUES BENOIT

Les Chablis et les vins de Chenin blanc de la région de la Loire, comme par exemple les Vouvrays, ont quelque chose de comparable. Peu colorés dans leur jeunesse, discrets à la fois sur le plan olfactif et gustatif, pouvant même sembler dépourvus d'arômes, les deux types de vins changent du tout au tout après un certain nombre d'années en bouteilles.

Devenus méconnaissables, les meilleurs vins des deux appellations ont alors acquis des bouquets exubérants et incroyablement complexes. Sur le plan aromatique, il y a même à ce stade une certaine parenté entre les deux types de vins, ce que signale le connaisseur anglais Surenra Sutcliffe, et auteur du *Guide des vins de Bourgogne* (Flammarion), en disant de certains Chablis qu'ils sont «un peu Chenin»... (Dans les deux types de vins, on détecte souvent à cette phase de leur évolution des odeurs florales insistantes, faisant penser aux parfums de fleurs jaunes.)

Les saveurs, elles, deviennent beaucoup plus généreuses, et même moelleuses, et n'ont plus rien à voir avec ce qu'elles étaient plus tôt.

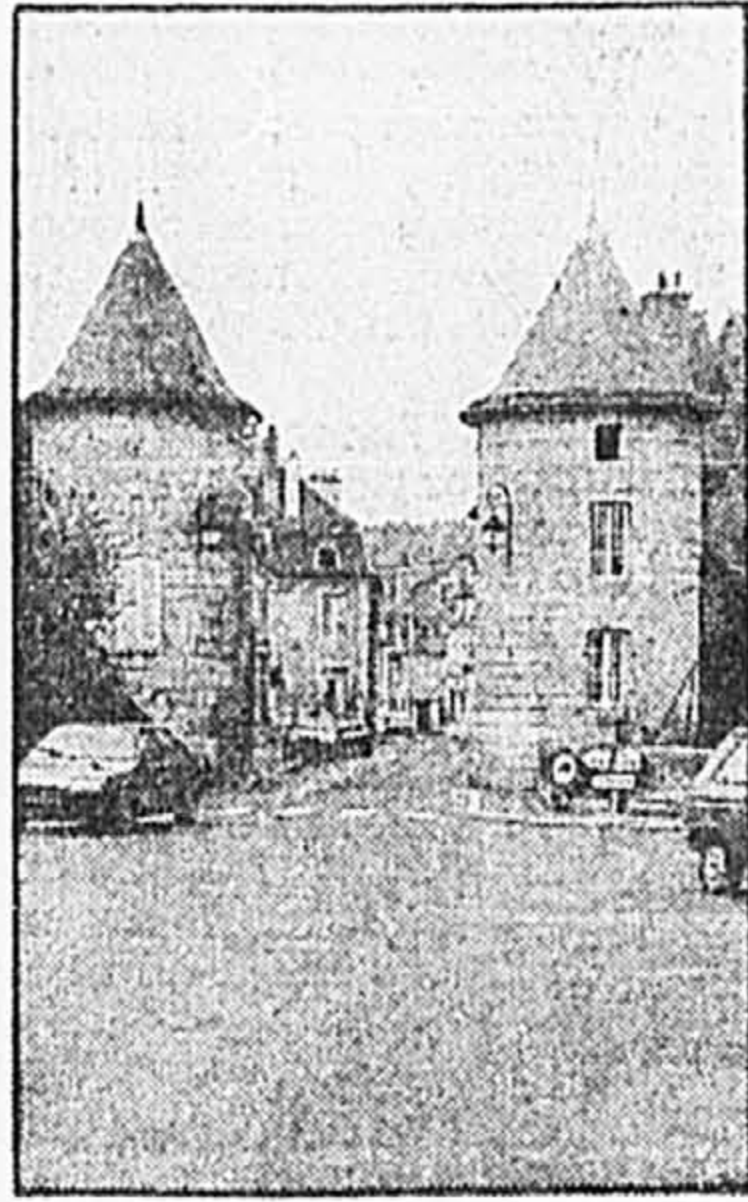
Vers huit ou 10 ans, parfois plus tôt, les meilleurs Chablis — comme des chenilles devenus papillons, si je puis me permettre l'expression! —, c'est-à-dire les premiers crus et les grands crus, montrent, au nez et en bouche, une incomparable distinction et une grâce qui, à mon sens, les situent dans les plus hauts échelons parmi les vins blancs de Bourgogne.

Sans en avoir eu des centaines (ces vins coûtent si cher!), j'ai eu l'occasion de déguster, au fil des ans, un certain nombre de blancs des plus fameuses appellations de Bourgogne, toutes de la Côte de Beaune, telles que Corton-Charlemagne, Bâtard-Montrachet, Montrachet, etc.

Pourtant, et même s'ils sont moins réputés, nombre de Chablis dégustés en novembre, à Chablis même, étaient à mon sens de qualité comparable, et même dans certains cas supérieure!

Le Vaudésir Moutonne 1986, le même vin du millésime 1959, Les Clos 1971 Laroche, étaient ainsi des merveilles, suivis par de nombreux vins également splendides: Les Preuses 1976 William Fèvre, Les Clos des Hospices 1979 Moreau, Vaillons 1955 Jean Dauvissat, Les Clos 77 René Dauvissat, Forêt 81 Vocoret, Valmur 86 Domaine Jean Collet, Les Preuses 81 Simonnet-Febvre, etc.

Autre chose qui étonne, les grands Chablis, une fois arrivés à leur apogée, possèdent — du moins à mon sens —, un évènement



La porte Noël, au cœur de Chablis.

tail d'odeurs plus large que celui des grands vins blancs de la Côte de Beaune.

Au risque d'errer, cela tient peut-être, me semble-t-il, au fait que la très grande majorité des Chablis sont vinifiés et élevés dans des cuves d'acier inoxydable, alors que les blancs de la Côte de Beaune sont fermentés et élevés dans des barriques de chêne. Comme si le fait de n'être jamais en contact avec le bois permettait au Chardonnay d'exprimer, à terme, tout son potentiel aromatique, tandis que les arômes boisés des blancs de la

Côte de Beaune masqueraient certains arômes du Chardonnay.

Une hypothèse et une certitude

Mais, bien sûr, ceci n'est qu'une hypothèse!

Toutefois, une chose est certaine: dans la grande famille des vins blancs de Chardonnay, les Chablis occupent, pour ces raisons, un créneau tout à fait particulier. Ils sont en effet les seuls vins de ce cépage — ou presque — qui ne voient pas le bois, ni pour la fermentation, ni pour l'élevage, et à la fois capables de vieillir en beauté.

Comment alors expliquer que l'usage des barriques se répande à Chablis? que les viticulteurs de Chablis veulent délaisser le créneau où ils sont rois et maîtres, pour un créneau encombré par une multitude de combattants (viticulteurs de la Côte de Beaune, de Californie, d'Australie, d'Italie, etc.)?

Enfin, comment comprendre que les Chabliens ne tiennent pas compte du fait que le premier marché mondial — les États-Unis —, commence à se détourner des vins de Chardonnay boisés, dont il est inondé?

«C'est peut-être bien les Américains qui m'y ont incité», racontait M. Michel Laroche, président de la maison Laroche, qui vinifie certains de ses vins en barriques depuis 1980. C'est-à-dire la demande de pays qui abordent le vin et aussi au niveau médiatique. On disait: «le vin en fûts, c'est bon, le vin en

cuve, c'est mal». Quand vous voyez ça, vous commencez à vous poser des questions.»

Résultat, environ une douzaine de firmes de Chablis font des essais plus ou moins poussés avec le chêne.

Certains, tels MM. William Fèvre, du Domaine de la Maladière, et Jean-Paul Droin, produisent des vins extrêmement boisés, atypiques, dans un style rappelant les Meursault... le vin le plus extraordinaire que j'aie goûté de M. Fèvre étant un vin non-boisé, son Preuses 1976 dont je parlais plus haut!

«À mon avis, le bois enrichit beaucoup, mais il est indéniable qu'il marque beaucoup, disait celui-ci. Il y a une critique tout à fait justifiée qui dit que dans un vignoble aux crus multiples, le bois risque de faire se ressembler tous les vins.»

La région n'ayant pas de tradition pour ce qui est de l'usage des barriques, on tâtonne. Ainsi, chez Long Depaquit, à qui appartient le Vaudésir Moutonne, «on fait seulement quelques pièces (barriques) par appellation, peut-être 10 p. cent, mais ce n'est pas régulier. C'est de l'expérimentation», me disait le régisseur, M. Gérard Julien, lui-même peu en faveur de la chose.

Mais pour Moutonne, le joyau de la firme, rien n'a changé, les propriétaires de Long Depaquit (Bichot) se refusant à ce qu'on utilise des barriques pour ce grand vin!

Enfin, il y a le cas, exception-

nel, de la maison René Dauvissat (et aussi de François Raveneau, mais dont je n'ai pas goûté les vins), qui utilise la feuille de chêne propre à Chablis (125 litres), mais usagée, pour la fermentation et l'élevage.

Les vins qu'il obtient ainsi sont différents de tous les autres: boisés mais sans excès, et en même temps plus gras que les autres vins de l'appellation, ils font bande à part, vieillissent très bien, et ce sont, à mon goût, les meilleurs vins boisés de Chablis.

Le bois, selon ses partisans, apporte beaucoup de choses aux vins: plus de gras, la clarification est plus aisée, le vin ne perd jamais plus gras que les autres vins de l'appellation, dit M. Fèvre, est que le vin boisé est prêt à boire plus jeune, «il acquiert très rapidement une maturation».

L'ai goûté récemment les quatre Chablis vendus dans les sucursales ordinaires, ainsi qu'un Petit Chablis. Des cinq, le meilleur m'a semblé être, sans l'ombre d'un doute, le *Laroche 88* (18,20 \$), bien typé Chablis et aux saveurs affirmées (un essai à faire: en mettre de côté une bouteille à regoûter dans deux ou trois ans), suivi, pas très loin derrière, du *Bichot 88* (18,80 \$), un peu moins riche, et du *Noiro 87* (19,70 \$), étonnant pour un 87, auxquels s'ajoutent le *Jaffelin 88* (18,10 \$), aux saveurs assez ternes, et le *Petit Chablis 88 Moreau* (15,45 \$), bien acide, au caractère de Chardonnay peu marqué.

Disques

Une Neuvième qui est aussi une page d'histoire



CLAUDE GINGRAS

L'effondrement, symbolique autant que physique, du Mur de Berlin a donné lieu, parmi bien des manifestations, à une exécution de la célèbre neuvième Symphonie de Beethoven dans les deux secteurs de la ville, d'abord à Berlin-Ouest le 23 décembre, puis à Berlin-Est deux jours plus tard, à Noël.

Leonard Bernstein, qui dirigeait les deux concerts et en avait eu l'initiative, avait vu dans ce «chant de fraternité humaine» qu'est la Neuvième l'illustration de la liberté retrouvée.

Pour l'occasion, l'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise fut augmenté de musiciens de quatre orchestres d'Europe et d'un d'Amérique, les choristes furent recrutés parmi trois chœurs est- et ouest-allemands, et trois nationalités différentes se retrouvaient dans le quatuor de solistes. À dessein, la participation vocale et instrumentale allait représenter les vainqueurs et les vaincus de la guerre de 1939-45 et allait même réunir d'anciens alliés que le fameux Mur avait séparés...

Le concert du 25 décembre, le plus émouvant peut-être puisqu'il fut donné à Berlin-Est, fut télévisé à travers le monde. Deutsche Grammophon vient d'en sortir l'enregistrement sur un disque compact qui dure exceptionnellement 78 minutes. L'enregistrement paraît également en cassette. Mais les fidèles du 33-tours regretteront que le distributeur canadien de DG ne le sorte pas ici dans cette édition pourtant disponible en Europe.

Le titre donné au disque est tout à fait approprié: «Ode an die Freiheit».



Freiheit», c'est-à-dire «Ode à la liberté». Mais on sera sans doute étonné d'entendre aussi la célèbre ode de Schiller, *An die Freude* («A la joie»), rebaptisée *An die Freiheit*. Bernstein ne s'embarasse pas de scrupules. Il écrit, dans sa présentation: «Le moment est providentiel pour chanter «liberté» partout où le mot «joie» figure dans la partition.» C'est donc «Freiheit!», et non l'habituel «Freude!», que clament la basse puis le chœur au célèbre finale.

C'est la troisième fois que Bernstein enregistre la Neuvième. Il l'avait d'abord gravée avec la

Philharmonique de New York, pour CBS, dans les années 60, puis une dizaine d'années plus tard, avec la Philharmonique de Vienne, pour DG — dans les deux cas, dans le cadre d'intégrales des neuf Symphonies. Le «re-make» DG, tant de la Neuvième que de toutes les Symphonies, nous avait révélé un Bernstein devenu enfin un interprète profond et même racé, et il en est de même de sa présente interprétation, qui est à la fois sobre et exaltante. Après un mouvement lent très soutenu, Bernstein anime le finale chanté d'une vie extraordinaire.

Comme il s'agit d'un «live»

réunissant des musiciens dont plusieurs se produisaient ensemble pour la première fois, l'exécution est marquée de quelques flottements et la prise de son n'est pas parfaite — bien qu'on entende clairement Bernstein bouger et taper du pied. Des quatre solistes, la partition n'en met vraiment qu'un en valeur: la basse, Jan-Hendrik Rootering (le Fasolt du *Rheingold* du «Met») est solide, l'Américaine June Anderson et la Britannique Sarah Walker sont en voix. Seul le ténor, Klaus König, est un peu faible.

Mais ces détails ne diminuent en rien l'impression très forte laissée par cette Neuvième, qui reste une belle réussite musicale autant qu'un document historique.

Sans vouloir diminuer le mérite de M. Bernstein, il convient de rappeler que celui-ci a dirigé dans les deux Berlin une fois le Mur disparu. En novembre 1987, Charles Dutoit avait conduit l'Orchestre Symphonique de Montréal de l'autre côté du fameux Mur après l'avoir dirigé de ce côté-ci...

BEETHOVEN: Symphonie no 9, en ré mineur, avec solos vocaux et chœur mixte au dernier mouvement (texte: ode *An die Freude*, de Schiller), op. 125 (1817-23). June Anderson, soprano, Sarah Walker, mezzo-soprano, Klaus König, ténor, Jan-Hendrik Rootering, basse, membres des Chœurs de la Radio Bavaroise, de la Radio de Berlin et de la Philharmonie de Dresde, Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise et membres des orchestres suivants: Staatskapelle de Dresde, Kirov de Leningrad, London Symphony, Orchestre de Paris et New York Philharmonic. Dir. Leonard Bernstein (Deutsche Grammophon, compact, 429 861-2; + cassette).

Nouvelles du disque

D'AUTRES DUTOIT-OSM

■ Deux autres enregistrements de Charles Dutoit et l'Orchestre Symphonique de Montréal viennent de paraître chez London: un Debussy (les trois *Nocturnes* et les trois *Images*) et un Tchaïkovsky (la quatrième Symphonie et le poème symphonique *Francesca da Rimini*).

ANDSNES CHEZ VIRGIN

■ Le jeune pianiste norvégien Leif ove Andsnès, qui jouait l'été dernier au Festival international de Lanaudière (le 1er juillet, à l'église de Sainte-Julienne), vient de signer un contrat avec Virgin Records, de Grande-Bretagne. Son premier enregistrement pour cette marque: le Concerto de Grieg.

POGORELICH ET CHOPIN

■ Le pianiste Ivo Pogorelich, dont le récital annoncé pour le 26 février a été reporté au 12 mai, vient d'enregistrer les 24 Préludes

op. 28 de Chopin, chez Deutsche Grammophon.

BARENBOIM ET BACH

■ Erato sort les *Variations Goldberg* de Bach enregistrées en public par Daniel Barenboim au Teatro Colon de Buenos-Aires en 1988.

KENNETH GILBERT A L'ORGUE

■ Kenneth Gilbert avait un peu délaissé l'orgue pour se concentrer sur le clavecin. Il vient d'enregistrer un disque d'orgue, qui fut son premier instrument. Sur un disque de la marque française Adda, il joue des pièces des XVIe et XVIIe siècles anglais.

LE PIANO DE SCHUMANN

■ Hungaroton sort le cycle *Dichterliebe* de Schumann chanté par la haute-contre Paul Esswood, qu'accompagne Nicolas McGegan sur un pianoforte Conrad Graf de 1840 ayant appartenu à Schumann.

Dohnányi : pas une première

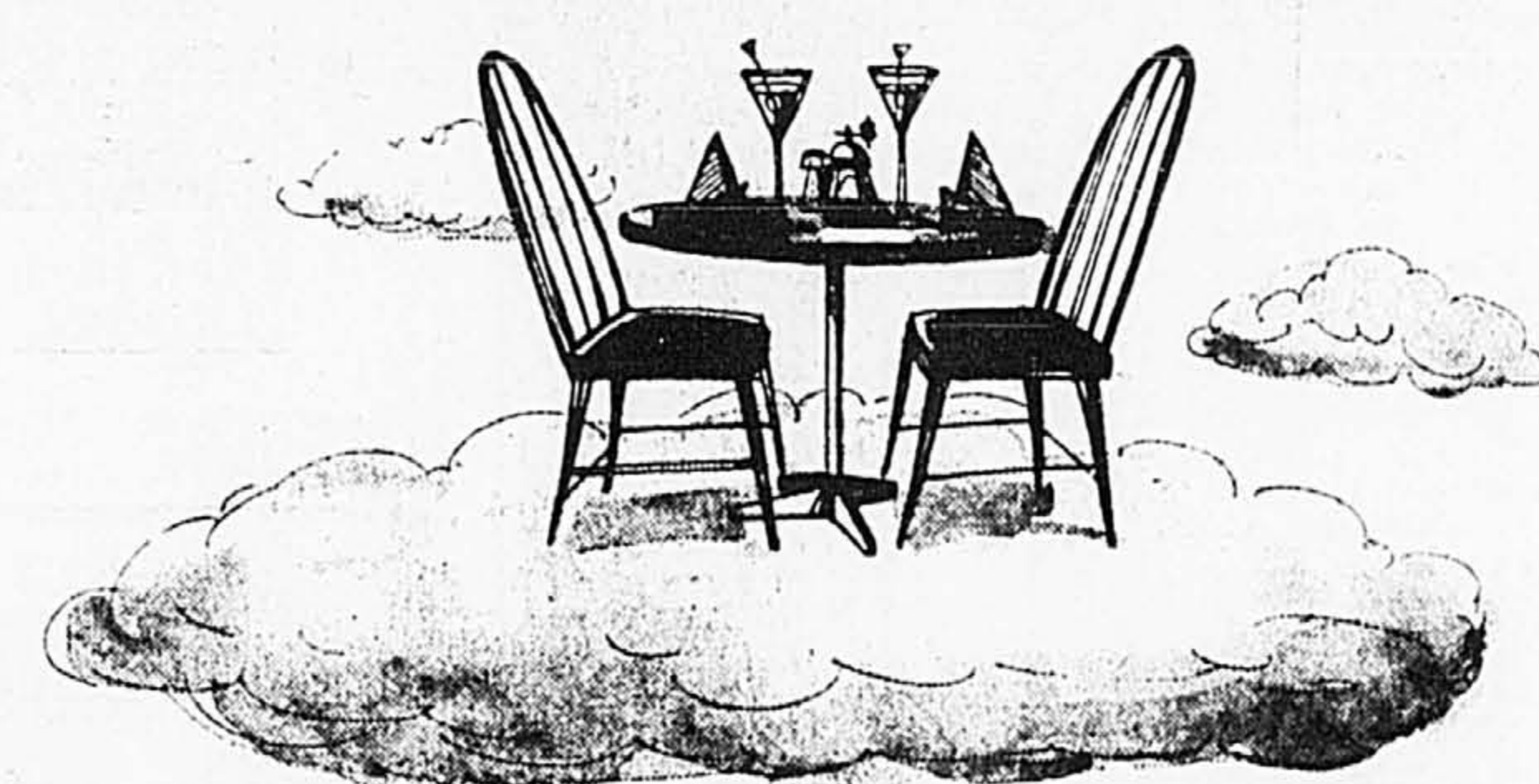
■ Noël Falaise, historien du disque, m'écrit pour corriger une erreur dans ma critique du Quatuor à cordes Laval.

Le troisième Quatuor de Dohnányi (la mineur, op. 33) a déjà été enregistré: aux premiers jours du 33-tours, par le Hollywood String Quartet et pour la marque Capitol (référence P-8307).

L'ai retracé ce disque dans un catalogue Schwann de 1956.

L'enregistrement qu'en a réalisé le Laval au lendemain de son concert, pour la marque québécoise Amplitude, ne sera donc pas une première mondiale, comme je le croyais et comme le croyait aussi le premier-violon du Laval.

Le nouveau Hilton de Dorval Un endroit unique!



Un nouveau décor et une ambiance chaleureuse, voilà ce que vous propose le Hilton de Dorval. Redécouvrez ses lieux privilégiés où vous êtes assuré de passer des moments inoubliables.

- APÉRO**
Le Carrefour de l'aéroport est le piano-bar idéal pour un cinq à sept entre amis ou pour un déjeuner d'affaires. Vous pouvez aussi y prolonger vos soirées en bonne compagnie.
- HAUTE GASTRONOMIE**
Au Coin du feu vous offre une atmosphère des plus chaleureuses et une cuisine française au goût raffiné. De quoi satisfaire les gourmets les plus exigeants.
- REPAS RAPIDES**
Le Café 55, notre nouveau restaurant familial pour toute occasion vous permet de prendre un repas complet en 55 minutes ou, plus simplement, un café en 55 secondes. On y sert aussi le brunch tous les dimanches.
- DANSE ET SPECTACLES**
La Barrique s'anime du mardi au samedi, des 20 h 30. Spectacles, danse et rencontres: l'endroit idéal pour une fin de soirée exaltante.

MONTREAL AEROPORT
HILTON
1205, Côte-de-Liesse, Dorval (Québec) H9P 1B7
Pour réservations et renseignements: (514) 631-2411

le st-malo inc.
Cuisine française apprêtée au goût des gens d'ici
De 11 h 30 à 23 h
Fermé le dimanche
(514) 845-6327
1605, rue St-Denis
Montréal, Québec

RESTAURANT Papa Carlo
Fine cuisine italienne et française
SOUPER DANSANT
tous les vendredis et samedis avec
SERGE DUCHESNE Groupe de 20 à 100 pers.
ACCORDÉONISTE-CLAVIRISTE
220, boul. Crémazie Ouest
(Sortie St-Laurent)
388-9594

FONDUE CHINOISE À VOLONTÉ EN TABLE D'HÔTE
SUR RÉSERVATION
LES SAMEDIS ET DIMANCHES
CHOIX DE 3 TABLES D'HÔTE
3 FONDUES
Petits salons
Capacité de 6 à 20 personnes
Les Trois Lanternes
6218, rue St-Denis
Sur réservation 276-9971

RAMADA RENAISSANCE HOTEL DU PARC
SAMEDI **Dîner Dansant**
\$2000 ADULTE
\$1000 ENFANTS DE 6 À 12 ANS
\$500 ENFANTS MOINS DE 6 ANS
DIMANCHE **Brunch Musical**
COIN SPÉCIAL ET CLOWN POUR ENFANTS
TAXE ET SERVICE EN SUS
Pour informations: (514) 288-6666
3625, Avenue Du Parc, Mt Qc H2X 3P8

L'ÎLE DE FRANCE
SOUPER DANSANT TOUS LES SAMEDIS SOIRS
Du 5 au 17 mars.
QUINZAINE ALSACIENNE
Spécialités gastronomiques et choix de vins d'Alsace
Avec la collaboration de Sopexa.
801, de Maisonneuve ouest
Stationnement au sous-sol
849-6331
Ouvert le dimanche à partir de 17 h

Restaurants

Restaurant de quartier

FRANÇOISE KAYLER

La rue Saint-Denis, aujourd'hui, comme la rue de la Montagne, à une autre époque, et mieux encore, est comme une petite page d'histoire, ou de géographie humaine. Elle a un style, elle a une vie et un cachet distinctif. Elle a toujours eu université, salles de cinéma et de théâtre. Dans le va-et-vient de la vie quotidienne, ses boutiques et ses restaurants ne sont pas les moins intéressants de ses attraits. Certaines des meilleures tables de Montréal logent là. Certaines des plus assidûment fréquentées aussi.

Les Cuisiniers a élu domicile dans cette rue-quartier il y a plusieurs années. Derrière une vitrine bien particulière, meublée d'une table dressée, le restaurant s'enfonce en longueur. L'entrée est étroite, la salle principale aussi. Mais on a réussi à transformer ce défaut en qualité. Le décor crée une impression de cha-

leur et d'intimité, comme si quelque chose était resté de l'ancien appartement que l'on a transformé. L'éclairage est doux et clair, les teintes retenues sont reposantes, les éléments décoratifs sont sobres et de bon goût.

Tout a été pensé avec un soin méticuleux pour être fonctionnel sans avoir l'air de l'être. Au fond, le bar de service fait la jonction avec une petite salle complètement cachée de la première. Le service est très efficace, fait simplement et avec gentillesse. Le style n'est plus celui des débuts où l'on avait vraiment l'impression que les gens de la salle étaient les ambassadeurs de ceux de la cuisine.

Petit ragout d'escargots aux herbes fraîches
Ruban de pétoncles tièdes à l'endive et cresson
Magret de canard et son confit, au poivre vert
Ris de veau braisés au Madere
Pommes caramélisées
Entremets trois douceurs
Infusions
Menu pour deux, avant vin, taxe et service: 67,50 \$

L'établissement semble être devenu plus un restaurant de quartier qu'un restaurant de cuisiniers.

Les pétoncles ne sont pas souvent servis en salade tiède. Ce ruban, qui était plutôt un anneau, était intéressant. Les coquillages laitoux, tout juste cuits étaient parfaits. Le mariage avec le cresson était moins évident. Il aurait peut-être été mieux réussi si on n'avait gardé que les feuilles, en éliminant les tiges dures de cette salade. Le contraste était trop violent et l'assaisonnement ne tenait pas compte de la douceur des pétoncles.

Baptisé ragoût, l'entrée d'escargots était servie en assiette creuse et la cuillère aurait été plus appropriée que la fourchette pour consommer ces escargots, bien tendres, plongés plus qu'enveloppés dans une crème vert pâle doucement aromatisée aux herbes.

Le canard, magret et confit est



à la mode. La simplicité de ce plat n'est qu'apparente. Et la difficulté de la réussite était illustrée dans cette assiette. La cuisson avait plus le goût du bouilli que

du confit, peau molle et chair insipide. Les tranches de poitrine, habituellement saisies, rosées à la cuisson (et même rougies) étaient grises, beaucoup trop cui-

tes et durcies. La sauce avait, effectivement, la chaleur du poivre vert.

Le ris de veau était bien présenté, généreusement servi, sur une sauce agréable, douce mais bien relevée en saveur. Les ris, par contre, étaient beaucoup trop cuits, pâteux, sans attrait pour les friands de ce plat.

Au dessert, Les Cuisiniers reste fidèle à la formule de l'assiette composée. L'entremets aux trois douceurs était agréable à l'oeil autant qu'au palais, bien équilibré dans les choix et les saveurs. Le dessert aux pommes s'inspire peut-être des gratins de fruits. Les tranches de pommes disparaissaient sous une crème blanche, à peine marquée par le feu, beaucoup trop douce au goût. Une boule de glace trônait au milieu de l'assiette, surprenante mais n'apportant rien à l'équilibre de ce dessert très fade.

LES CUISINIERS
3834 rue Saint-Denis
844-0997

Peter Murphy: épuration, efficacité et... beaucoup de coeur



ALAIN BRUNET

collaboration spéciale

Plus il avance en âge, plus il épure son produit. Murphy a déjà réalisé beaucoup de choses avant d'atteindre la trentaine: il a fait partie d'une des plus importantes formations post-punk sur le territoire britannique (Bauhaus), il s'est frotté au très original bassiste Mick Karn (ex-japan) en fondant avec lui l'excellent groupe Dalis Car. Il mène maintenant une carrière en solo qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

Au troisième microsillon réalisé comme-un-seul-homme, Murphy opte pour le coeur, les tripes. Et c'est très bien comme ça. De moins en moins chargée, sa musique se rapproche des sources du

Disques

rock et atteint son but. Plus simple, mais pas vraiment diluée. Paradoxal? Pas dans le cas de Murphy.

Le seul problème de Murphy réside dans la comparaison que les profanes feront avec David Bowie. Sa voix est cousine germanique de la méga-star, son image maigrichonne et quelque peu androgyne attire aussi la comparaison.

Mais Peter Murphy a toute la puissance et le charisme nécessaires pour devenir lui-même un personnage très coté. *Deep* est le plus pop de ses microsillons, le plus percutant et le plus efficace... sans être le plus recherché, au sens créatif du terme. Beaucoup de passion là-dessous.

DEEP, Peter Murphy, Vertigo/Beggars Banquet 838 997-1 (vinyle) + cassette + disque compact.

Johnny Clegg & Savuka

On le sait, le «Zoulou blanc» a fait sensation en France et au Québec, il y a près de deux ans. Renaud l'avait alors consacré sur les scènes françaises, le top 50 parisien l'avait vachement bien accueilli, le Festival de Jazz de Montréal itou.

Mais pourquoi un Blanc d'Afrique du Sud attirait davantage les Occidentaux que les grandes vedettes africaines de race noire?

Parce que Johnny Clegg est à l'image de la transition culturelle que les petits Blancs sont en train de faire face au phénomène *world beat*.

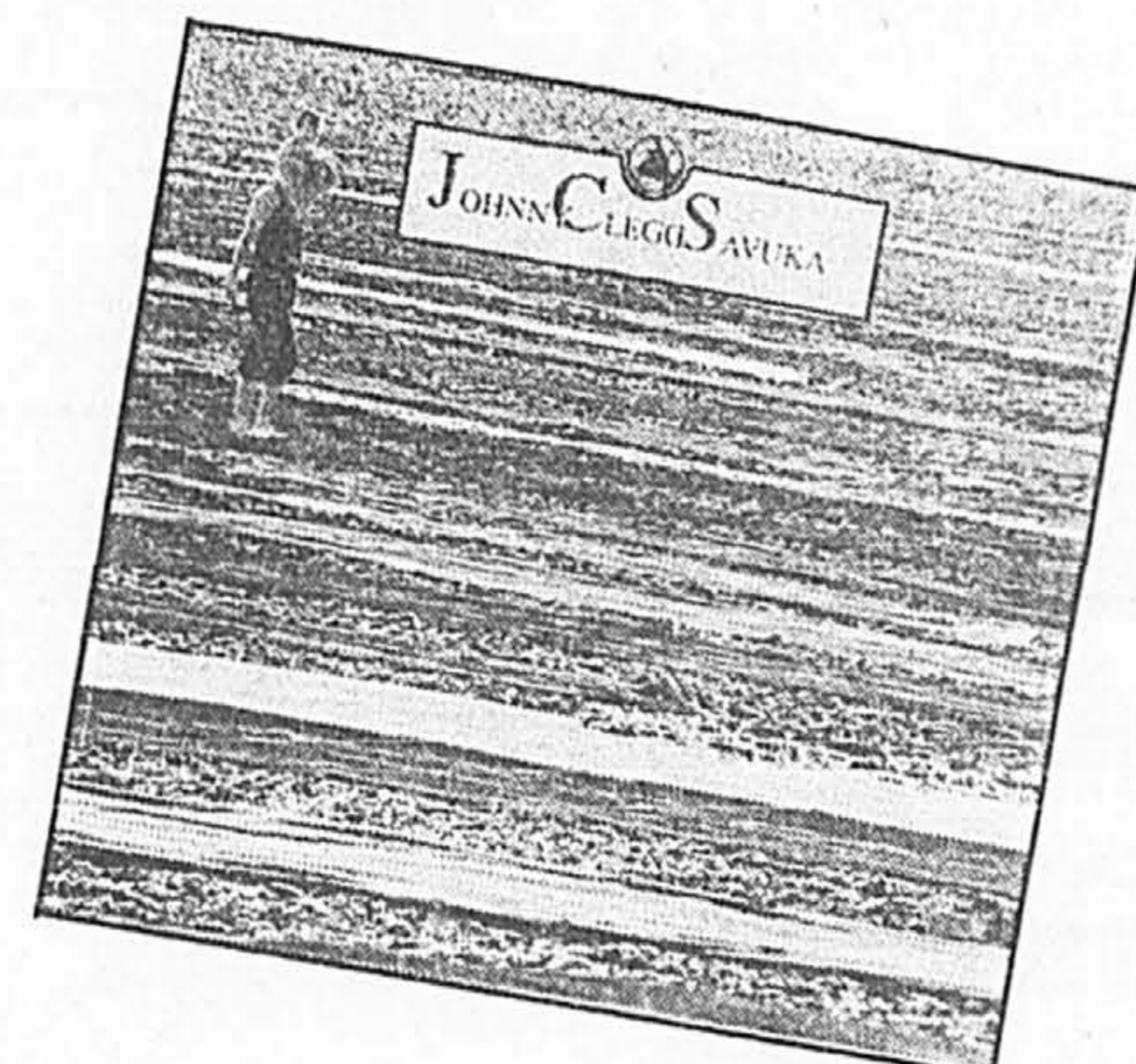
Pop relativement légère, inflexions zouloues, mélodies urbaines des townships noirs (*mbaqanga*), un soupçon de jazz, mais surtout une facture occidentale. Accessible, légère, de la bonne pop aux ornements africains. Ça va se vendre comme des

petits pains chauds, d'autant plus que ce troisième microsillon de Savuka est mieux produit que jamais. Avec *Crazy Cruel Beautiful World*, l'anthropologue devenu chanteur profite d'un excellent *timing*: les événements exceptionnels qui viennent de se produire au pays de l'apartheid devraient catalyser la vente de ses disques.

Formation mi-noire mi-blanche, Savuka souhaite l'écroulement des barrières raciales et même la mise en place d'un nouveau type de showbizz sud-africain. Espoir d'un peuple profondément traumatisé, espoir de la génération montante, promotion de l'anti-fascisme, pleurs sur la mort d'un ami assassiné par l'extrême-droite, dénonciation de la ségrégation sous toutes ses formes, etc. Des thématiques prévisibles, dira-t-on.

C'est clair, Johnny Clegg est un porte-parole privilégié de la culture sud-africaine et il joue bien son rôle. A quand une nouvelle vedette noire de ce pays en ébullition?

CRUEL CRAZY BEAUTIFUL WORLD, Johnny Clegg & Savuka, Capitol C2-93446 (disque compact) + cassette + vinyle.



FORCHETTA ROMANA
DINER D'AFFAIRES •
Table d'hôte le soir, 5 services, cuisine typiquement italienne.
7855, rue St-Hubert, entre Jarry et Villary
FERME DIMANCHE
Res.: 278-1742

Solmar
Le soleil et la mer du Portugal au
DINER GALA AVEC VIN
CARLOS AU PIANO ET J. JOAO
FADOS ET DANSE 364 SOIRS
111, rue Saint-Paul est 861-4562
Stationnement FAX: 878-4764

Le Relais Vertapin
FINE CUISINE
SPÉCIAL DU MOIS DE MARS À 9,99\$
SAUMON FRAIS DE L'ATLANTIQUE SAUCE HOLLANDAISE.
(Darin de saumon poche dans un court-bouillon et nappée d'une délicieuse sauce hollandaise incluant entrée, dessert, the ou café...)
677-6378
295 ouest, rue Saint-Charles, Longueuil
3 minutes à l'est du pont Jacques-Cartier
Stationnement gratuit
Principales cartes de crédit acceptées

Buffet
Vendredi, samedi et dimanche soir dès 17 heures.
Rôti de boeuf à volonté
Potage du jour
Grand choix de salades
Hors-d'oeuvres et charcuteries
Choix de plats chauds
Variété de desserts
The ou café

Brunch
Dimanche de 10 h 30 à 15 h
Oeufs et crêpes préparés à votre goût
Frais du jour:
Croissants, viandes froides, salade de thon ou saumon rose, salades assorties, bœuf bourguignon, saucisses, jambon à l'érable et ananas, bacon, fèves au lard, oeufs brouillés, pâtisseries maison, salade de fruit frais, jus d'orange, the ou café
Enfant moins de 10 ans 50% AVEC MAGICIEN \$11.99

TAGORE
Magnifique cuisine indienne
Diner d'affaires
du lundi au samedi de 11 h 30 à 14 h 30
Table d'hôte tous les soirs de 17 h à 23 h
Prenons commandes pour emporter
Tél.: 987-7646
4653, boul. Saint-Laurent
(au nord de l'Av. du Mont-Royal)

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735, St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

LA ROUTE DE LA FORTUNE
UNE MULTITUDE DE PRIX INSTANTANÉS!
VENEZ GOÛTER À L'AUTENTIQUE GASTRONOMIE CHINOISE DE KENNY WONG ET TENTEZ FORTUNE car du 15 février au 15 mars 1990, Kenny Wong ajoute du piquant à son menu: une multitude de prix instantanés à gagner, cachés dans des biscuits de fortune!
Brisez un biscuit et gagnez un repas gratuit, une consommation aux frais de la maison ou encore un super-cadeau de fortune!
Vous y gagnez toujours en allant chez Kenny Wong que vous choisissiez le somptueux buffet, l'exquise cuisine chinoise ou szechuanaise. Les prix y sont abordables et le décor, des plus authentiques. Les amateurs de gastronomie chinoise savent que toutes les routes mènent chez Kenny Wong!
KENNY WONG
L'un des plus grands restaurants de Montréal. Réservez votre place à l'avance!
4065, boul. Taschereau, St-Hubert, Québec J4T 2G6
À mi-chemin entre les ponts Champlain et Jacques-Cartier. (514) 676-0301
Règlements de la promotion disponibles sur place.

Nous avons tout dit...
LE BRUNCH GOURMAND DE 16,50\$ TABLE D'HÔTE
MIDI et SOIR
RÉSERVATIONS: 467-4477 (sonie 112, Route 20)
BELOEIL

La Boîte à Lily
Un petit goût de Bré!
Fine cuisine française jusqu'à 22 h, après 22 h 30, boîte à chansons sur les traces de BRÉL, VIAN, FELIX, TRENET...
CE SOIR PIERRÉ FOURNIER chante BRÉL
8 mars chansons au féminin
9-10 mars ROGER GENOIS chante BRASSENS
Le Bistrot d'autrefois
RÉSERVEZ TÔT - NOMBRE LIMITÉ DE PLACES
1229, rue St-Hubert 842-2808

Lanterna Verde
RESTAURANT ITALIEN
Finaliste au Concours de Meilleure de la Restauration 1988
620 A, BOUL. ST-JEAN, POINTE-CLAIRE
695-5333 SALLE DE RÉCEPTION

Voilà!
OUVERT LE DIMANCHE de 16 h à 23 h
La Campagnola
866-3234, 1229, rue de la Montagne

Sancho Panza
Cuisine typique espagnole et française
SPECTACLE DE FLAMENCO
Les vendredis et samedis 20h30
Ouvert tous les jours
Menu spécial pour groupe
SPECIALITÉ PAELLA
3458, Avenue du Parc
Pres de la rue Sherbrooke
Réservations: 844-0558

KOBÉ
Steak Japonais
6720, rue Sherbrooke
Métro Langelier ou autobus 185
Entrée motel Le Marquis 254-9926
Sur présentation de cette annonce seulement 2 repas ci-dessous
DEUX POUR UN
avec entrée crevettes
Poulet Teriyaki ou Steak Sukiyaki
(Valable jusqu'au 31 mars 1990)
\$1695

L'Entité
Dans une atmosphère mystique et romantique.
VENEZ PARTAGER AVEC NOUS UNE SOIRÉE EN DOUCEUR TOUT EN DÉGUSTANT NOTRE FINE CUISINE VAGABONDE.
Laissez-vous envoûter par nos clairvoyantes...
Bonne soirée
Réservation: 849-6838
352 est, rue Sherbrooke

Le Frigon
436, PLACE JACQUES-CARTIER VIEUX MONTREAL
RÉSERVATIONS: 861-1386
STATIONNEMENT FACILE
TABLE D'HÔTE À PARTIR DE 9,50\$
SURF & TURF
• Super SCAMPI grillés au beurre à l'ail
• Super SCAMPI et entrecôte grillée
• Super SCAMPI et coquille St-Jacques
• Super SCAMPI et médaillon de filet
• Super SCAMPI et cuissons de grenouilles
AU CHOIX 19,95\$ par pers.
Une «Surprise» dimanche le brunch musical 14,95\$ CREVETTES À VOLONTÉ

À L'Escapade, savourez les nuances ensoleillées de la cuisine mexicaine. Ensalada de nopales, guacamole, des plats fins bien relevés, un buffet gastronomique coloré. Fuyez la saison frileuse, rapprochez-vous du soleil, tout en haut du Château Champlain.
Du 2 au 25 mars 1990. Renseignements : 878-9000
L'Escapade
Du Mexique, un grand goût de
soleil
Hôtels et Villégiatures Canadian Pacific
Le Château Champlain
IBERIA RYAN Saura
OFFICE DU TOURISME DU GOUVERNEMENT MEXICAIN

Restaurant aux chutes de Richelieu
Brunch tous les dimanches (table d'hôte midi et soir) + menu gastronomique.
486, 1ère Rue, Richelieu Tél.: (514) 658-6689

La Goélette
8551, BOUL. SAINT-LAURENT
388-8393 (près de Crémazie)
DÉJÀ 10 ANS
Pour cette occasion nous vous offrons le menu suivant:
FESTIN
10e ANNIVERSAIRE
Pour 2
1 BOUTEILLE SURPRISE
Au choix:
L'ASSIETTE DU PÊCHEUR (1/2 homard, grosses langoustines, crevettes géantes et cuissons de grenouilles) ou
LE FILET MIGNON BOUQUETIÈRE servi avec soupe ou salade maison et café.
Le tout pour **44,50\$ 2**
STATIONNEMENT GRATUIT
HALL DE RÉCEPTION et bien sûr, le service exceptionnel de la Goélette.

CUISINE FRANÇAISE — SPÉCIALITÉS QUÉBÉCOISES
SOUPER CONCERT: «Soirée viennoise», le 30 mars 90
BRUNCH avec musiciens, tous les dimanches.
BUFFET-SANTÉ: jeudi et vendredi midi.
Les Filles Du Roy
415, rue Bonsecours, Vieux-Montréal
Tél.: 849-3535
STATIONNEMENT GRATUIT

ATTENTION Dynamite
Restaurant «LE FRIPON»
436, Place Jacques-Cartier Vieux-Montréal Tél.: 861-1386
AU PROGRAMME: Spectacle bidon - Victuailles à volonté - Vin Danse - Accordéon musette - Patins à roulettes.
FÉTONS — RIONS — BUVONS — DANSONS — ROULONS
Stationnement facile